(N° 182.) — 4e ANNEE, N° 46. 1 FRANC MERCREDI 27 DECEMBRE 1933.

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique . . . . . 45 frs.
Congo. . . . . 60 frs.
Etranger. . . . 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883.74

Petite chronique du Palais

Les méfaits de l'hyperbole

La Cour d'assises de Liége vient de condamner deux meetinguistes pour crime de lèse-majesté. L'art et la fougue oratoires les ayant mené un peu au delà des limites convenables, ils avaient touché à la personne royale dans des termes qu'il nous faut réprouver. N'auraient-ils pas dit, si l'on en croit le Ministère public, que le roi est un fainéant, un parasite, un chômeur permanent, et qu'il a signé les pleins pouvoirs pour affamer son peuple ? Tout simplement.

Les meetinguistes de Liége manquent de mesure. Le jury populaire des assises (qui sur douze membres comptait neuf ingénieurs) les a bien châtiés. Les propos abominables qu'on leur prête, et que peut-être ils ont tenus, leur valent aujourd hui, à l'un seize mois de prison, et à l'autre vingt-quatre mois.

Huit mois pour « fainéant » ; huit mois pour « chômeur » ; huit mois pour « parasite » : ça fait cher le mot et de quoi méditer longtemps sur chaque vocable afin d'en trouver d'autres plus idoines et conformes.

Comme on l'imagine, nous nous gardons bien de prendre parti dans une affaire aussi délicate, où chaque mot se paie au plein tarif. Il nous semble pourtant que si les deux parleurs wallons ont été un peu fort, la justice, elle aussi, a manqué de mesure. Parce qu'enfin, les jurés auraient dû considérer que les deux justiciables tendaient surtout à être bien expressifs et que les termes dont ils usèrent, très manifestement dépassaient leur pensée. Ils ont usé de l'hyperbole, comme on fait souvent chez nous quand on parle du roi.

Ce sont les discours, les cantates et les gazettes qui ont donné le ton. Il est hyperbolique de dire que le roi est un héros cent pour cent, mais cette hyperbole conduit aux plus hautes destinées ; il est hyperbolique aussi de dire que le roi est un fainéant, mais c'est en prison que mène cette deuxième hyperbole. Il convient donc d'être prudent : l'hyperbole est une figure de rhétorique ne se maniant que dans un sens.

o o o

Que si l'on doute que les deux orateurs avaient bien le dessein d'hyperboliser, il suffit de reprendre les termes dont ils se sont servis et de faire ab absurdo la preuve qu'ils ont été au delà de leur pensée.

Effectivement, ils ne pouvaient point croire que le roi est un fainéant, quand on sait que chaque jour il signe des arrêtés et qu'à notre connaissance il n'est qu'un seul de ces édits royaux dont la signature fût apocryphe et qui parut pourtant au Moniteur *par les soins d'un ministre distrait qui, d'ailleurs, ne fut pas inquiété. Il n'est point fainéant celui qui, chaque jour, disions-nous, signe des lois dont on ne peut douter qu'il les ait lues et relues, qui chaque dimanche inaugure quelque chose, qui chaque matin donne des audiences, qui chaque soir assiste à des galas, qui discourt à Paris et qui skie à Lucerne — cette dernière occupation étant à son actif puisque le fait seul de prendre parfois quelque repos témoigne d'une fatigue préalable.*

Donc il n'est point fainéant. Donc le traiter de fainéant est risible et grotesque ; mais tellement risible et grotesque que ce ne peut être qu'une erreur de langage, ou encore un trait qui ne porte guère, une hyperbole facile qui condamne son auteur dans l'esprit de tous les dialecticiens, si bien que c'est fort en dehors du règne de la justice.

Quant à parasite, c'est tout aussi gratuit. C'est là un mot qu'il faut rayer de nos discours, un mot qui ne veut rien dire. Tout dans la nature est parasite. On vit toujours aux dépens de quelqu'un, ce qui ne signifie en rien qu'on n'ait point droit à cette dépendance. Le patron vit aux dépens de l'ouvrier, mais l'ouvrier vit aux dépens du patron. Le peuple dépend de son souverain, mais le souverain, lui, dépend de son peuple. Et c'est leur parasitisme même qui leur permet de vivre.

Enfin, par l'absurde encore, il est aisé de démontrer qu'en qualifiant le roi de chômeur, on ne va pas au delà d'une grossière boutade ; car nul chômeur jamais n'a perçu par année neuf millions et demi de francs. Donc il est faux de dire que le roi est un chômeur, mais d'une fausseté si évidente et manifeste que nul n'irait songer à prendre cela au pied de la lettre.

o o o

De tout quoi il résulte que nos deux meetinguistes ont péché surtout par un abus de rhétorique. C'est là chose si fréquente aujourd'hui qu'on s'étonne un peu des conséquences d'un tel méfait. Quand l'avocat général dans un autre procès — où la victime est l'orateur politique Walter Dauge — lance à la face de celui-ci qu'il vit « au détriment de la classe ouvrière dont il ne porte d'ailleurs pas les beaux stigmates : les mains calleuses », *il abuse aussi de la rhétorique, parce qu'il semble bien que s'il est des mains que les avocats généraux répugnent à serrer, si ce n'est avec des chaînes, ce sont tout justement les mains calleuses ; parce qu'aussi les avocats généraux n'ont jamais vécu, eux, qu'au détriment des justiciables ; parce qu'enfin ce Walter Dauge s'acharne à défendre les intérêts de cette classe ouvrière, aux dépens de laquelle il vit peut-être, tandis que M. l'avocat général, lui, s'acharne à vilipender ceux aux dépens desquels il vit sûrement.*

Comme quoi les propos de chacun ne sont pas toujours sages. La parole est rapide. L'hyperbole est tentante. Les juges feraient bien d'en tenir compte, eux qui peuvent méditer leurs arrêts.

Pierre FONTAINE.

UN NUMERO SPECIAL :

Le Scandale des Commissaires ;
Le Mur d'Argent ;
Les Fonctionnaires décoratifs.

Le Rouge et le Noir prépare en ce moment un numéro spécial consacré aux aventures mirifiques et rocambolesques de divers hauts personnages du royaume.

CE SOIR, A LA TRIBUNE
Débat sur

Que ferez-vous en cas de guerre?

Avec de nombreux orateurs
Voir programme en page 6.

ROYAUME DE BELGIQUE

OFFRE D'EMPLOIS

A l'occasion de

LA SEMAINE DES SCANDALES

faisant suite à la Semaine des Produits belges

on demande...

quelques messieurs présentant bien pour remplacer

plusieurs commissaires de police

prévaricateurs et concussionnaires à révoquer pour abus de pouvoir, trafic d'influence, faux et usage de faux.

un sous-directeur de ministère

faisant fonction de directeur au département du Travail, s'étant livré à la concussion.

CONDITIONS GENERALES

Aucune connaissance particulière n'est requise. Ni diplômes, ni références. Il importe surtout de présenter bien. Les prétentions doivent être modestes : les traitements ne dépassant guère 60,000 à 120,000 francs. Certains cumuls sont autorisés, mais les pots-de-vin sont strictement interdits.

Faire offre d'urgence au Royaume de Belgique

N. B. — D'autres emplois seront à conférer sous peu.

L'ECHEANCE

Ce numéro est le dernier de l'année 1933.

Ceci veut dire que le service du journal cessera d'être assuré, dès la semaine prochaine, aux abonnés qui n'ont pas renouvelé leur abonnement pour 1934.

Nos lecteurs qui n'auraient pas payé à présentation la quittance de réabonnement ou à qui cette quittance n'aurait pas été présentée pourront s'acquitter de ce payment en virant la somme à notre compte-chèques postal.

Pour éviter tout retard dans la distribution du prochain numéro et toute interruption du service, il importe que cette formalité soit remplie sans tarder.

Le prix de l'abonnement au journal est de 45 francs.

A verser au C. C. P. 2883.74, du « Rouge et Noir ».

Il va de soi que les nouveaux abonnés useront du même mode et seront servis dès mercredi prochain.

L'abonnement assure le service du journal pendant toute l'année 1934, chaque mercredi matin, à la première distribution postale.

Nos abonnés sont instamment priés de nous signaler, dès qu'elles se produisent, toutes irrégularités dans le service du journal.

1933 ans plus tard

— Mais pourquoi qu'on l'a appelé le « Sauveur du Monde » ?

Il faut traiter avec Hitler

PAR PHILIPPE LAMOUR

Pourquoi? Parce qu'il faut traiter avec l'Allemagne.Et que, désormais, et pour longtemps, l'Allemagne, c'est Hitler.

I

Il faut traiter avec l'Allemagne ou lui faire la guerre. Il n'y a maintenant plus d'autre alternative. Rarement, une question a été aussi rigoureuse. Et tout le mal qu'on se donne pour rendre obscur ce qui est clair et pour éviter les questions qui ne comportent qu'une réponse, ne change rien à l'évidence.

Il ne reste que deux solutions : traiter un nouvel accord avec l'Allemagne, ou imposer par la force le respect de l'accord ancien. Reviser ou envahir.

Entre ces deux termes, on cherche en vain des nuances. Il n'y en a plus. Il n'y a plus que les constantes récriminations sans programme dont est faite depuis dix ans la politique réactionnaire. Et les perpétuels atermoiements dont est faite depuis le même temps la politique dite de gauche. C'est-à-dire, comme toujours, une discussion, là où il faudrait une volonté. La France est un pays sans politique extérieure dans une Europe où chaque pays a désormais la sienne et s'y tient. La France est un pays qui ne sait pas ce qu'il veut dans un monde où les autres pays le savent trop. La France n'a pas de volonté claire. Elle n'a que celles qu'on lui prête. Cette attitude est désormais caduque. Elle ne répond plus aux exigences des faits. Il faut choisir.

Un examen synthétique de la situation impose la rigueur de cette évidence :

1. Le traité, compromis bancal.

Il fallait faire une paix de force ou une paix constructive. Ecraser l'Allemagne pour cent ans ou se qualifier du prestige de la victoire pour fédérer l'Europe.

La première solution était la solution traditionnelle. Le vaincu paie. On lui impose la faiblesse et on garde la force pour

la défense du butin. Cette solution, possible dans les guerres de mercenaires, ne convenait plus aux guerres collectives. Pour imposer la force il faut l'avoir. Un peuple de 40 millions d'habitants ne peut asservir pendant cent ans un peuple de 60 millions et, surtout, ne peut faire les frais de cette opération de police.

La seconde solution était audacieuse parce que nouvelle. Elle était impériale. Elle substituait la force morale à la force matérielle, inaugurait l'ère de paix, de réconciliation ne comportant ni butin, ni sanctions qui puissent être la cause d'un ressentiment ou d'une injustice et deviennent les motifs d'une nouvelle guerre.

Quel que soit leur mérite respectif, il fallait choisir entre ces deux conceptions : l'une ou l'autre. On a choisi les deux, et, comme toujours dans de tels compromis, on a réussi à ajouter les inconvénients de chacune tout en en perdant les mérites.

On a fait une paix de butin et de force fondée sur des principes évangéliques ; on annonce la réconciliation, et aussitôt après on prend toutes dispositions pour l'empêcher. On oblige tout un peuple à s'accuser d'un crime et par voie de conséquence on coupe son territoire en deux et on l'accable du prix de la guerre. Bien mieux, on lui impose le tout, principes évangéliques et sanctions, sans discussion possible, le couteau sur la gorge et l'armée d'invasion, arme au pied, aux têtes de pont du Rhin.

(Suite à la page 3.)

A propos d'un voyage à Mayence

Guerre pour la démocratie?

M. Piérard possède une nature abondante et protéiforme. Il est — procédons par ordre chronologique — poète, journaliste, orateur, député, critique d'art et beaucoup d'autres choses encore. Je ne l'en blâme point, *tout ce qui est humain m'intéresse*, disait Goethe. Cette prodigalité naturelle, il vient encore de la marquer dans sa réponse qui parut dans le *Rouge et Noir* de la semaine dernière. Quatre colonnes bien tassées! Bon appétit, mon prince! Quatre colonnes pour répondre à un pauvre petit écho qui se voulait le moins méchant possible. C'est beaucoup. Et c'est très bien ainsi.

C'est très bien, parce que ce désir de s'expliquer longuement et clairement est sympathique. C'est encore très bien parce que la dimension de la réponse de Piérard démontre qu'il réalise toute l'importance de son discours à la Chambre et de son interview à la *Nation Belge*. De tout ceci, une chose me semble ressortir, c'est que Louis Piérard est absolument sincère.

Et c'est cela qui, précisément, est effarant.

* * *

Avant tout, déblayons le terrain des questions de détail.

Il faut le faire et si je néglige volontairement, parce qu'elles ne peuvent me toucher, les amabilités « calotins de gauche», « déliquescence de pseudo-révolutionnaires de cabinet qui ne sont bons qu'à critiquer », etc., je relèverai très gentiment, « opinion simpliste » quant à l'importance qu'a eue l'occupation de la Ruhr dans le développement du national-socialisme. « Opinion simpliste », dites-vous, Piérard, et vous me renvoyez au livre de Georg Bernhard. J'ouvre ce livre et j'y trouve, page 263, ceci :«C'est dans la lutte pour la Ruhr que les éléments nationalistes se trempèrent définitivement et se

firent passer pour les sauveurs de la Patrie; ils constituèrent dès lors un facteur de politique intérieure que la démocratie allait être incapable de vaincre. »

Trouvez-vous que cela ne correspond pas un peu avec ce que j'écrivais? Je sais, je sais, il y a bien d'autres raisons à la débâcle de la démocratie allemande, mais cela, si vous le voulez bien, nous y reviendrons tout à l'heure.

J'ai hâte d'en finir avec les détails et de rigoler un bon coup « de me voir d'accord avec la *Gazette* et les pires militaristes de la Chambre »... En effet, Piérard, mais depuis quand ces messieurs défendent-ils donc le refus de servir massif en temps de guerre?

Par contre, il n'est pas erroné de dire que votre « guerre préventive » et votre réoccupation de Mayence,M. Maurras les défend depuis six mois dans l'*Action Française*. Et que, logique, il réclame tant et plus d'armements afin d'effectuer cette belle opération...

Car vous ne nourrissez sans doute pas l'illusion, Piérard, d'accomplir votre promenade à Mayence, les mains en poche. On a beau être du Midi, ça ne se fait pas « avé le sourire », croyez-m'en.

* * *

Ces détails liquidés, parlons de choses plus serieuses.

Bien sûr, Piérard, le triomphe d'Hitler n'est pas dû au seul fait de l'occupation de la Ruhr, dont il ne faudrait cependant pas sous-estimer l'importance dans l'évolution du parti nazi. Bien sur, il est de multiples raisons à cette prodigieuse conquete d'une nation par un peintre en bâtiments.

Laissez-moi, d'ailleurs, vous dire, qu'à mon sens, ce n'est pas en 1932 que la République allemande fut assassinée, mais en 1918 et 1923. Liebknecht fut abattu comme un chien, Noske était préfet de police. Il y a quelques mois, Noske réclamait sa pension à Hitler.

L'histoire n'est pas tellement compliquée.

Les vrais socialistes furent mitraillés; les bureaucrates, les vélléitaires et les révolutionnaires à retardement l'emportèrent. Cette substitution, cette parade, votre IIe Internationale l'a approuvée; vous n'avez pas protesté, Piérard. Les troupes d'occupation ont collaboré à noyer dans le sang cette tentative conduite par la partie la plus saine et la plus *socialiste* du prolétariat allemand. On a laissé faire. Comme on a laissé se commettre tant de crimes depuis 1914. Sans rien dire; la bouche cousue.

Depuis, d'abdications en abdications, et selon cette politique du moindre mal qui est celle de la plus grande couardise, vos amis allemands en sont arrivés à dégoûter les masses. Cela est amer, cela est désolant, cela est. Le parti socialiste allemand n'est pas seul à porter le poids de ces responsabilités, toute la IIe Internationale *qui suit la même politique*, qui ne l'a jamais combattue, est coupable.

* * *

Aujourd'hui, les quatre vents du ciel emportent vos lamentations. Hitler réarme! La démocratie est en danger! Abattons le vieil esprit militariste prussien ressuscité sous la forme du nazisme! Réoccupons Mayence!

Calmons-nous, si vous le voulez bien, Et, avant de partir pour Mayence, établissons quelques vérités essentielles.

1° D'abord que l'Allemagne ne réarme pas depuis l'avènement d'Hitler, mais depuis pas mal de temps;

2° Que l'industrie lourde de France, d'Angleterre et de Belgique coopèrent largement à ce réarmement;

3° Que votre régime démocratique n'a pris aucune mesure sérieuse contre les agissements de ces industriels;

4° Que quand vous avez demandé des explications à la Commission des Affaires étrangères au sujet de revolvers et de munitions fournis par Herstal aux troupes d'assaut, M. Van Cauwelaert vous a répondu en se payant votre tête. Que je sache, cette réponse de M. Van Cauwelaert qui était d'un rare cynisme, vous l'avez acceptée sans broncher;

5° Que si la Conférence du Désarmement a échoué, ce n'est pas à cause de l'Allemagne. Mais que pas un seul pays n'est venu à cette Conférence avec le désir de détruire un seul canon;

6° Qu'au moment où l'Allemagne était désarmée, pas une seule nation n'a tenu ses engagements propres de désarment;

7° Qu'à l'heure actuelle, la puissance militaire de l'Allemagne est encore beaucoup moindre que celle de la France;

8° Qu'une sanction comme celle de la réoccupation de Mayence équivaut, dans l'état d'esprit où se trouve l'Allemagne, à une pure et simple déclaration de guerre.

* * *

Vous savez, Piérard, ce que serait une guerre moderne. Vous n'ignorez pas qu'elle dépasserait, et de fort loin, en horreur et en pouvoir destructif, celle de 1914 qui a coûté 15 millions de vies humaines. Vous êtes assez lucide pour réaliser que si semblable massavre se produisait, il ne serait pas loin d'être total et que l'Europe risquerait fort d'être définitivement colonisée. Sans aller jusqu'à dire, comme moi, que la plus honteuse paix vaut mieux que la meilleure guerre, vous estimez cependant, sans doute, que seule une raison vitale peut encore contraindre à la guerre. Cette raison, vous nous la donnez : guerre pour la démocratie contre Hitler.

Ça ne vous rappelle rien? Vous avez déjà dit cela cependant. Mais au lieu d'Hitler vous disiez : Guillaume II.

Il vous suffira de jeter un coup d'œil sur la carte du monde et de compter le nombre de pays soumis à un tyran pour établir combien la guerre de 1914 fut favorable à la démocratie. Sans aller chercher à l'étranger, vous additionnerez, dans votre propre pays, le nombre de libertés auquel nul n'eut osé porter atteinte avant 1914 et qui, aujourd'hui, ne servent plus que de paillassons au premier grotesque venu jouant au ministre. Vous vous rappellerez ces chiens féroces mordant les chômeurs, les autos-mitrailleuses prêtes à faire feu sur les grévistes en 1932, ces lois scélérates qui *seront votées* — qui seront votées malgré le vote négatif de votre parti; — les honteuses condamnations de vos jeunes gardes socialistes. Mais je vous laisse le soin de faire le total de ce que la démocratie a perdu à cause de la guerre.

Ensuite, avant d'attribuer les méfaits nazistes à un manque de civilisation comme le fait le citoyen Hubin, inquiétez-vous donc de ce que vos amis démocrates français, les occupants de la dernière tranchée de la liberté, commettent dans leurs colonies. Dans ce même journal, nous reproduisons un très court passage des révélations faites par Andrée Viollis.

En même temps, vous m'expliquerez pourquoi la presse de gauche est silencieuse sur ces crimes et pourquoi il faut que ce soit dans une revue catholique que je trouve ces documents. Egalement, pourquoi la répression féroce des révoltes nègres au Congo belge a trouvé si peu d'écho dans la presse et au Parlement.

Tout cela c'est la démocratie, Piérard, et aussi ces ministres aux ordres de la finance, ces députés nommés grâce à l'appui des munitionnaires, cette presse vendue, ces hommes politiques qui confondent les affaires de l'Etat et les leurs propres, ces tripotages équivoques dans les coulisses du Parlement...

C'est, du moins, la forme d'une démocratie corrompue tout cela; souffrez que j'estime que cette pourriture ne vaut pas la peau d'un seul homme.

* * *

Mais je constate que mon abondance dépassera bientôt la vôtre. Et je veux immédiatement vous demander où je peux trouver le socialiste dans votre long article. Celui-là n'apparaît nulle part et c'est bien ce qu'il y a de plus triste. La guerre est-elle, oui ou non, la conséquence inéluctable du régime? Si oui, Hitler, Mussolini ne sont que des prétextes.

Est-ce une république socialiste que vous voulez défendre ou est-ce un royaume où M. Francqui et le Comité Central Industriel disposent d'un plus grand pouvoir que votre parlement? Qu'est-ce que la classe ouvrière peut gagner dans une guerre? Je ne le vois pas, mais je vois fort bien les sacrifices énormes qu'elle devrait consentir.

Il est impossible que vous ne sachiez pas que tous les mots à panache qui nous furent servis en 1914, ne furent que le honteux camouflage des intérêts les plus sordides. Il est impossible que vous ne sachiez également que l'Allemagne ne fut pas plus coupable que n'importe quel autre impérialisme, mais que ceux qui poussaient à la guerre et qui savaient que la guerre allait éclater on les trouvait à Essen, au Creusot et à Sheffield.

Vous vous êtes trompé en 1914, Piérard. Vous vous trompez une fois de plus, aujourd'hui. Vraiment, croyez-vous que c'est vous et votre parlement qui déciderez de la guerre contre Hitler? Vous êtes assez naïf pour en être convaincu.

Il y aura la guerre si les maîtres de forges français ne parviennent à se mettre d'accord avec les capitalistes allemands en ce qui concerne la Sarre; si les pétroliers « teutons » s'avisent de menacer les colonies d'où M. Deterding tire sa richesse. Et pour de multiples raisons aussi nobles.

Mais non point parce que Hitler prétend réarmer. Du moment où Schneider et Vickers partagent les commandes avec Krupp ne craignez pas que de là surgisse un conflit.

Quitte à vexer votre amour-propre de député, laissez-moi vous dire que ni vous ni la démocratie n'avez rien à voir dans tout cela. Vous êtes un jouet, comme nous tous, vous êtes un hochet entre les mains de ces gens-là. Ce sont eux qui tiennent notre destin en mains et qui décident de la guerre et de la paix.

Mettez fin à la puissance des charognards de la banque et de l'industrie lourde, vous aurez écarté nonante pour cent des causes de guerre. Mais vous me dites qu'il est impossible d'abattre ces gens sans abattre en même temps le régime capitaliste.

C'est bien ainsi que je l'entends et c'est précisément là votre tâche de socialiste.Croyez-moi, n'allez pas à Mayence, votre présence est tellement nécessaire à Bruxelles.

Avant de vouloir en découdre avec M. Hitler, inquiétez-vous donc de ce fascisme larvé qui existe en Belgique. Songez que la tâche d'un mandataire ouvrier n'est pas de provoquer à la guerre mais de l'empêcher.

Et que si les partis socialistes une seconde fois, envoient leurs troupes vers les charniers, c'en sera fini du socialisme. Et que ce sera justice.

Mil ZANKIN.

TROIS POLITIQUES

Il y a les journaux qui pratiquent la politique du mensonge...

Il y a les journaux qui pratiquent la politique du silence, qui est une autre forme du mensonge...

« Le Rouge et le Noir » ne pratique ni l'une ni l'autre de ces politiques.

Ni enchaîné, ni déchaîné, « Le Rouge et le Noir » prétend dire la vérité en toutes circonstances, fût-elle désagréable à ses meilleurs amis.

C'est parce qu'à l'heure actuelle, vous pouvez constater les résultats lamentables de cette politique du mensonge et du laissez-faire qui a été poursuivie pendant des dizaines d'années ; c'est parce que, comme nous, vous exigez avant tout la vérité — même si elle est déplaisante — que vous soutiendrez « Le Rouge et le Noir » en vous y abonnant.

Versez 45 francs au compte-chèques postal 2883.74, et le journal vous parviendra jusqu'à fin 1934.

Une rectification qui s'imposait

Histoire de rire un peu, il nous arrive de lire « Rex ». C'est ainsi que nous avons trouvé dans le dernier numéro une mise au point de M. Pierre Nothomb dont on ne parle plus guère ; ceci soit dit en passant, et dont les velléités dictatoriales n'ont d'autre exutoire qu'une collaboration dévotieuse au journal de N. Degrelle.

Bref, voici ce que M. Nothomb tenait à préciser :

« Je tiens beaucoup, informe-t-il, à ce que j'ai écrit pieusement pour « Rex », sur Maurice Barrès. Dès lors, voulez-vous noter que je n'ai pas parlé de sa « *rondeur* lorraine », comme l'a imprimé votre typo, mais, bien au contraire, de sa « *raideur* lorraine, faite d'une timidité virile et d'une fierté sans mesure ».

Le lecteur perçoit immédiatement toute l'importance de cette rectification, et comme quoi M. Nothomb a le droit d'être fier de sa pieuse trouvaille et d'y tenir beaucoup, comme il dit.

Parce qu'enfin, cette « raideur lorraine faite d'une timidité virile » vous a un de ces petits accents troubles et morbides que les romanciers catholiques affectionnent particulièrement depuis quelques années.

Barcelone
ville ardente
par Jean Delaet

Bacelone est une ville en pleine crise de croissance. C'est actuellement la plus étendue et la plus peuplée des agglomérations espagnoles. Une maisons de rapport de cinq étages s'y édifie en moins de quatre mois. Soixante-dix centimètres de fondation, du béton armé. tout le confort moderne. Cela tient debout ; c'est solide.

Si, depuis le passage de Montherlant, la ville compte au moins dix pissotières publiques, on peut se promener tout un jour par les rues sans voir une seule bicyclette.

Ville riche, ville ardente. Les banques sont nombreuses et les parcs magnifiques ou bizarres. Les bombes poussent comme les roses. La révolution est permanente. Cela n'empêche personne de déguster l'apéritif quotidien ailleurs que chez soi.

DU HAUT DU TIBIDABO.

Barcelone est fière de « son » Tibidabo : une motte de terre de 507 mètres d'altitude sur laquelle on a assemblé des attractions sans joie ,depuis la taverne qui débite de la mauvaise bière ,jusqu'à l'avion de zinc qui vire lentement autour d'un pylone d'acier.

Mais du haut du Tibidabo le point de vue est magnifique.

Barcelone sort de la Méditerranée pour gravir la colline. Les rues tirées au cordeau forment un superbe éventail.

Mais la ville s'étend trop vite. Maints trottoirs, trop « jeunes », sont défoncés ; maintes rues ne sont que fondrières. Telle artère brille de tout son macadam ciré par les taxis ; telle autre attend encore le premier pavé.

Place de Catalogne : grands hôtels et banques, verdure et fontaines, agents vêtus de rouge et bistrots bien achalandés.

Et puis :

LA RAMBLA.

Barcelone compte maintes ramblas. Le Catalan n'en reconnaît qu'une « la rambla de les flors » — *La Rambla* — qui part du port, place de Colomb, pour s'épanouir place de Catalogne.

C'est là que Barcelone se fournit de fleurs, aux kiosques fixes, et les promeneurs y tiennent la droite.

La circulation des voitures y est difficile. La promenade ornée de platanes est trop large. Les autorités de la ville voulurent raser les arbres et rogner l'avenue. Il fallut renoncer à ce projet parce que tout Barcelone fut prêt à l'émeute.

Ceux qui durent être satisfaits, ce furent les milliers de passereaux qui, au coucher et au lever du soleil, hantent ce feuillage citadin. De chaque côté de la « rambla » des chaises sont louées aux promeneurs fatigués, aux rêveurs en mal d'immobilité. Mais l'heure des oiseaux est peu favorable à la méditation. Pendant près de trente minutes, les fientes pleuvent à une cadence accélérée.

Le flâneur a la ressource de s'accouder au comptoir d'une des buvettes installées solidement à même la « rambla », et d'y boire un excellent vermouth en dégustant des « almejas » (mollusques de la Méditerranée) ou en faisant un sort à une jeune et délicate pieuvre frite dans de l'huile d'olive.

LA VILLE NEUVE

Les rues se coupent à angle droit. Maisons de rapport, cinq ou six étages, ascenseur et téléphone automatique.

Bruxelles est redevable à Barcelone de deux nouveautés : les terrasses de café fermées et la signalisation à trois feux (rouge, jaune et vert) que l'on verra bientôt fonctionner dans nos rues.

Ville claire, aux promenades aérées. Les rues sont assez larges pour être arborées. Barcelone, ville neuve, contient une forêt de magnifiques platanes.

Mais ces quartiers n'ont pas d'histoire et ne savent se faire aimer.

(Suite à la page 5.)

DE DEUX CHOSES L'UNE

Le képi de M. Hubin s'agite...

Il y a quinze jours, M. Hubin, le député socialiste *(sic)* de Huy, prononçait à la Chambre un de ces discours farcis de lieux communs patriotiques dans la tradition du meilleur Barrès. Nous disions alors, résumant l'impression de tous : « M. Hubin travaille du képi... »

Depuis, imitant son collègue M. Louis Piérard, il s'est vu honorer de la visite d'un journaliste de la « Nation Belge ». A qui il a déclaré entre autres : « Je ne voterai pas les projets Devèze parce que je les juge insuffisants... » Cette affirmation pouvant laisser quelque doute, il a ajouté que ce qui l'inquiétait plus que « notre vaise préparation militaire » (que lui faut-il donc ?!), c'était notre absence de « préparation morale ». *Rien ne me fait plus horreur que les pacifistes !* s'est écrié M. Hubin dont le képi, à ce moment, s'agitait convulsivement.

Puis de se plaindre qu'on ait abandonné un de ses anciens projets qui prévoyait la « préparation prérégimentaire », c'est-à-dire l'instruction militaire obligatoire dès le berceau.

Les sales boches

Au parlement, M. Hubin nous avait déjà informé que le doux Schneider n'obéissait qu'au culte de la Raison, alors que le sanguinaire Krupp se complaisait dans l'adoration du terrible Wotan.

Ayant l'honneur de voir figurer ses fortes pensées dans l'organe attitré du bellicisme intégral, M. Hubin ne pouvait évidemment que surenchérir sur ses précédentes déclarations. Et quel enthousiasme il y mit! Oyez plutôt : « *Je ne fais, moi, aucune différence entre la bonne Allemagne et la mauvaise, entre l'Allemagne brune, jaune ou rouge, entre l'Allemagne de la croix gammée, l'Allemagne baptisée ou l'Allemagne socialiste* » (sic et resic!)

M. Hubin ne fait aucune différence entre Friedrich Ebert et Adolf Hitler. Il devrait écrire ça dans le *Peuple*...

Mais qu'est-ce que M. Hubin f... dans un parti qui adhère à la IIe Internationale? Et ces crises d'hystérie patriotique vont-elles faire encore de nombreuses victimes?

Aux lectrices du Rouge et Noir...

La couturière Gabrielle Tanrez fait savoir que, durant la morte-saison, elle accepte les arrangements et transformations de robes, manteaux et fourrures, ainsi que les travaux à façon. Un conseil n'engage à rien. Fixez-lui rendez-vous par téléphone, au 12.18.00, rue Ernest Allard, 33, Bruxelles.

Des gens de goût

On a cambriolé la maison de M. Georges Rency, l'académicien bien connu.

Les malfaiteurs ont enlevé des objets d'art et des tableaux.

Ils ont laissé les manuscrits.

Hélas!

Les arts décoratifs

Se greffant sur le « Scandale des commissaires », voici « le très beau scandale des décorations ». Jusqu'à présent un directeur du Ministère du Travail et un commis ff. de chef de service s'y trouvent impliqués.

Ces messieurs, comme de vulgaires commissaires en chef, s'étaient mis au service du sieur Pauwels, marchand d'huile ingénieux. Le système de vente de ce Pauwels était fort simple encore qu'il fallût y songer.

C'était, si l'on veut, une application nouvelle de la vente à primes. Automobiliste, il vous suffisait de vous fournir auprès de son honorable firme pour vous trouver désormais à l'abri des procès-verbaux intempestifs. Industriel, consommateur d'huile important, vous receviez la visite du sieur Pauwels qui ne vous offrait ni dix timbres « Merveille » au bidon d'huile, ni une garniture de cheminée en simili-plâtre par fût. Non, homme du monde, il savait les primes auxquelles les industriels sont sensibles et, contre un bon de commande dûment signé, remettait au client ébahi l'ordre de la Couronne ou de Léopold selon le chiffre de l'affaire traitée. Ceci, évidemment, grâce aux complicités intéressées qu'il possédait parmi les fonctionnaires zélés.

Suite au précédent

Pauwels est arrêté. Les fonctionnaires coupables sont arrêtés. Mais qu'adviendra-t-il des clients qui benoîtement ont bénéficié (si on peut dire) de ces décorations nationales? Bien sûr, ils ne seront pas poursuivis. Mais leur sera-t-il permis de continuer à exhiber un ruban obtenu grâce à des procédés aussi... oléagineux?

Qu'on y prenne garde, si l'on n'y met bon ordre plus un seul médaillé authentique et breveté ne sera plus pris au sérieux. Et il vous suffira d'orner votre boutonnière d'un ruban honorifique pour que tous les occupants de la plate-forme du tramway constatent aussitôt qu'on perçoit « une singulière odeur d'huile » et que compatissant votre meilleur ami vous renseigne à chaque rencontre « le meilleur produit à dégraisser les vêtements ». Et tous les copains du bon peintre Tytgat qui n'a jamais vu Pauwels, de s'écrier comme un seul homme, en regardant le revers de son veston : « La couleur à l'huile mène à tout! »

Nous signalons le danger. Il est grave.

Dernières nouvelles

Selon des documents sensationnels que le Parquet n'a pas encore révélé (POURQUOI?!!) il appert que les huiles vendues par Pauwels étaient *d'origine soviétique* et introduites en Belgique par un agent d'affaires *judéo-boche* en contact permanent avec les *Dinasos*, avec le bourgmestre déchu *Delille* et avec l'objecteur de conscience *Campion*.

Ce judéo-boche se nomme Kuhenkopf, ce qui en dit long. Les huiles importées dans des fûts *rouges* étaient marquées *P & C*, ce qui peut signifier Pauwels et Cie, mais ce qui peut également être l'abréviation de « Payottenland et Communisme » ou encore « Patriotisme et Commerce ».

Mais certainement pas «Pourboires et Commissaires ».

Nous demandons qu'on livre ces documents à la publicité la plus large. Ainsi, on saura d'où vient le mauvais coup porté au corps de police de Bruxelles qui, en dehors de cette vilaine affaire d'huiles, peut être cité en exemple au monde entier.

Le coup vient — et nous n'hésiterons pas à le démontrer — de la direction *Est!* L'œil de Moscou, la main dans la Main de l'Allemagne, a manœuvré un fois de plus à nos dépens. Il faut que cela cesse!!! A bon entendeur, salut!!!

MÉDAILLON

Portrait du peintre Edgard Tytgat

Peu d'hommes ont la chance de ne ressembler à personne d'autre ; de ne pas rappeler un être déjà rencontré ou entrevu. Vous faites songer à un tel ou à un tel ; à un allemand, à un juif, à une star de cinéma, à un peintre.

Tytgat ne fait songer qu'à lui-même.

On ne se demande pas, en faisant sa connaissance, si on l'a déjà aperçu. Si on l'avait aperçu, on se serait souvenu de son image. Il est à un unique exemplaire. On s'étonne même qu'il y ait d'autres êtres qui s'appellent Tytgat. A cause de lui, on regrette que chacun n'ait pas un nom et un prénom qui lui appartiennent bien en propre. On trouve qu'il est aussi injuste qu'un boutiquier soit affublé du nom de Tytgat, que mille créatures répondent au prénom d'Edgard.

Il ne faut pas davantage se demander pourquoi l'on aime Tytgat. J'entends : l'homme, car pour les œuvres, la discussion n'est pas permise. C'est un grand artiste.

Tytgat ne croit pas plus au péché originel qu'à la méchanceté des êtres. Pour lui, la planète est bien encore la planète enfant, dont parle Giraudoux.

Il est bon de découvrir ainsi, de temps en temps, des hommes dont on est certain qu'ils ne souhaitent ni une prochaine guerre, ni la révolution, et qu'ils n'ont même pas de plaisir à dénigrer leurs semblables et à souhaiter la mort de leurs ennemis.

Nous avons trop une tendance à croire que les humains, ou bien ne sont qu'un amalgame des pires instincts, ou bien sont un composé trouble et contradictoire d'idéal, de bonnes intentions et des plus horribles perversités. Il existe, certes, des Bardamu, à la Céline ; il y a heureusement aussi Tytgat.

Tytgat se refuse à croire au mal, aux vices, aux turpitudes,aux compromissions. Honnête, profondément, il veut imaginer les autres tels que lui. Sait-il-même combien courageuse fut son existence, en face de l'incertitude du lendemain, de l'incompréhension des uns, des railleries des autres ?

Il a de purs yeux d'enfant. Une vision éblouie du monde et un bon sens de flamand. Une naïveté adorable et un jugement sûr.

Il en est qui voient le monde sous ses aspects trépidants, sous ses folies collectives, ses injustices, ses horreurs de chaque jour. Lui, voit le monde comme un magnifique jouet qu'une divinité bienveillante mit à la disposition de chacun de nous.

Le monde, c'est, avant tout, sa femme et sa maison, Marie et l'habitation de Woluwe. Tout ce qu'il aime. Marie qui lui noue sa cravate, qui prépare ses repas. Marie pour l'amour, Marie pour toute sa vie.

On rencontre des artistes admirables qui sont des hommes vaniteux, jaloux, aigris ; des artistes qui ont un art élevé, aristocratique, sans aucune relation avec leur manière de se comporter chaque jour. On fréquente avec joie leurs œuvres ; on n'a aucune joie à les fréquenter, eux.

Tytgat est dans la vie de chaque jour comme il est dans son art. L'unité la plus parfaite ; l'harmonie la plus complète. On ne se demande pas d'où il vient ; comment il a passé son enfance, son adolescence. Il est un tout, à lui seul. Il reste le même. Il aura jusqu'à son dernier jour le même regard timide et doux, la même tendresse, la même ingénuité, la même jeunesse.

Il semble que, pour lui, les mots n'ont pas l'importance qu'ils ont pour les autres hommes. Il a parfois un langage à lui. En revoyant un ami qui avait été absent pendant quelques mois, il lui disait : « Mon cher, comme vous avez « rajoli ». Il pensait : il a rajeuni, cela lui va bien. « Comme vous avez rajoli ! »

Car Tytgat n'a rien d'un beau causeur. Il est incapable de développer sereinement des théories sur l'art, d'émettre des considérations savantes sur la situation politique, de s'extérioriser tout entier, en dehors de son art. On peut ne pas saisir toujours ses paroles. On le comprend quand même.

Il n'y a pas la moindre ligne de démarcation entre sa vie et son art.

De ses images d'Epinal à ses panoramas du Zoute ou de Liége ; de ses tableaux un peu anecdotiques jusqu'à ses portraits, ses natures mortes, se dégage un même sentiment d'amour devant les êtres et de ferveur en face des choses.

Edgard Tytgat, vous n'avez jamais, n'est-ce pas, souhaité je ne sais quelles aventures. Vous n'avez pas non plus eu de grands rêves d'évasion. Car vous vous êtes évadé, dès l'enfance, tout simplement et sans y prendre garde, du monde tel qu'il est, pour créer votre petit monde à vous.

Vous êtes, quand vous le voulez, une ange qui apporte l'inspiration, ou un grand seigneur qui reçoit somptueusement ses amis, ou un bon bourgeois qui, par un beau dimanche, lutine une belle fille à la campagne, ou encore l'un des exécutants d'un petit orchestre.

Pourquoi donc seriez-vous jaloux ou désabusé, puisque vous êtes tout ce que vous voulez être?

René GOLSTEIN.

SPA MONOPOLE **Spa**

Pour les crises moyennes et légères du foie, l'Eau de la Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole, est toute indiquée.

Poème

NOËL

Minuit Chétiens, chantaient ceux qui ne sont plus.
Qu'elle est belle ma ville sous la brume !
Les carreaux beurrés d'or des estaminets.
Les globes électriques sont de laiteuses lunes.
Devant les portes closes d'où sort de la musique,
Les autos noires, avec leurs phares,
Lissent les trottoirs comme des haut-de-forme.

Les pendeloques de sucre en étoiles,
Le givre en toiles d'araignée,
Aux sapins déplantés sur les hauteurs étincelantes.
Les yeux grisés des chairs vivantes,
Les regards d'attendrissement.

Le vin de la Champagne qui fume dans les coupes,
Cela fait riche.
Si le cochon de lait est couronné de papier,
Le front de Jésus saigne sous le houx.
Qu'elle est belle ma ville sous la brume !
Un ivrogne ondulant pisse sur les affiches.

Tendres volets, mes paupières descendent,
Tout doucement sur le réel,
La pipe encore aux dents,
Et mon corps debout sombre au septième ciel.

Henri VANDEPUTTE.

Les Expositions

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

L'EXPOSITION PAUL DEVAUX

Paul Devaux est un bel artiste. C'est sur la foi de ses expositions des dernières années que mon jugement se base. Mais il faut avouer que l'exposition qu'il nous donne en ce moment n'offriair pas à ceux qui le connaissent moins le moyen de l'apprécier à sa valeur. Il nous montre une série d'aquarelles — que d'aquarelles en ces derniers temps ! — Elles sont fines de tons, un peu chargées de détail. Elles valaient, sans doute, d'être exposées mais sans reproduire le haut style des grandes toiles exposées naguèreè On y trouvait les masses populaires en mouvement, des nus, des têtes de femme, le tout dans une vision très personnelle. Peut-être les sujets populaires d'alors et ceux des aquarelles ont-ils tendance à s'insérer dans une interprétation décadente. Le bourgeois ne connait du peuple que les fêtes dans la rue, le bar, les forains. C'est pis qu'un lieu commun. C'est une déformation de classe. Delvaux est loin du peuple quoiqu'il s'en occupe. Son talent réel gagnerait à s'inspirer d'une conception plus grave de la vie prolétarienne puisque c'est au peuple qu'il prétend consacrer ses tableaux.

EXPOSITION CHARLEY TOOROP

Mme Toorop est une des figures les plus représentatives de l'art hollandais contemporain. Fille de Jean Toorop, elle est, comme le fut son père, à l'avant-garde du mouvement de son époque. Comme lui, elle a le souci de chercher, d'explorer, de faire à l'Art tout à la fois l'apport d'œuvres remarquables et celui d'expériences utiles. Dans le fond comme dans la forme, le travail actuel de Charley Toorop constitue un progrès. Son ancien romantisme, sa propension à l'outrance ont fait place à l'art le plus réservé, le plus contenu qui soit. Les visages fermés conservent intensément leurs pensées et leurs êtres. Ils sont rudes, ils sont concentrés. Loin d'implorer comme naguère, ils portent en eux toute leur force, toute leur résistance et peut-être toute leur révolte rugueuse. La conception est tout à la fois objective, assez pour s'écarter de l'algèbre plastique dont s'est repu l'Art d'avant-guerre et interprétative. C'est une composition à base de réel.

C'est dans cette composition que se fait jour, au service de l'art, une science. La disposition des lignes et des masses est étudiée gravement. Les objets reportés sur la toile sont solidaires, la ligne de l'un achève celle de l'autre. La masse totale est ainsi conçue tant au point de vue de la répartition des lumières que de celle des droites et des courbes. Il y a un rythme dans cet accord des lignes, ce rythme même qu'en vain cherchaient certains cubistes et plasticiens, mais ici appliqué à des fins humaines. Le ocloris étonne. Il suffit de l'analyser pour voir combien il est étudié.

En général, les toiles postérieures à 1928 sont fortement synthétiques. C'est à la synthèse, à l'unité et jusqu'un certain point au sens de la réalité, que tendent beaucoup de jeunes peintres d'aujourd'hui.

Bien des œuvres de Mme Toorop elle-même et réalisées en 1926-1927 datent déjà par leur facture analytique et morcelée. Il y a un état récent de l'art, une tendance plutôt de fait que d'origine immédiatement doctrinale, qui se retrouve surtout chez les « moins de cinquante ans ». C'est l'épanouissement de ce classicisme dont on a tent parlé, parfois mal à propos. L'art de la décade en cours est proche des réalités, il est aisément intelligible même s'il n'est encore appréciable que pour les excès. Il fuit le non-sens, le contre-sens, l'anormal. Sa virtuosité est dans l'accord savant des tons, la composition originale et, par surcroît, la valeur humaine. La déformation, soit qu'elle reste expressionniste, soit qu'elle n'existe que dans l'irréalité du geste ou du visage n'a plus le caractère d'outrance caricaturale. Entre l'académisme et cet art, la comparaison est des plus aisée. L'académisme n'est même plus une spécieuse formule mais un simple déficit. L'Art moderne n'a peut-être jamais été si grand et si bien armé, l'académisme un aveu si patent d'impuissance.

Cet impératif de la mesure offre-t-il un danger? Peut-être. Le développement de l'Art procède par erreurs, excès, défauts et réactions. C'est un rythme. L'évolution de Mme Toorop, et plus près de nous celle de la génération montante : Van Overstraeten, Dobrzycki, Timmermans pour citer les expositions récentes de Bruxelles, marquent toutes le même processus chez des jeunes peintres qui, il y a cinq ou six ans, n'interprétaient que des visions de cauchemar. Qu'il y ait un danger, soit, nous ferons barre à gauche quand il le faudra. En ce moment l'art du tableau connait, je crois, une de ses plus grandes périodes.

Ch. PIRON.

Une association professionnelle des artistes de Belgique

Il existe déjà trop de chapelles artistiques, trop de groupes à tendances esthetiques ou confessionnelles pour que je m'attarde à chanter les louanges d'une nouvelle association de ce genre.

Aussi, l'A. A. P. B. (Association des artistes professionnels de Belgique) existe-t-elle depuis deux ans, et j'ai attendu son premier grand congres pour en parler en connaissance de cause.

Ce congrès eut lieu à Anvers le dimanche 17 décembre dernier. Ouvert à 10 heures du matin, il poursuivit l'étude de son programme jusqu'à 7 h. 30 du soir. La bienvenue fut souhaitée aux congressistes par Camille Huysmans, bourgmestre d'Anvers, et Henri Kerels, président, remercia la ville d'Anvers de son hospitalité.

Je ne désire pas rendre compte ici de toute cette longue séance; le *Rouge et Noir* en entier n'y suffirait pas, et ceux que la chose intéresse trouveront certainement ce compte rendu dans le bulletin de l'A. A. P. B.

Non, je veux brièvement résumer l'activité de cette A. A. P. B. et prouver que son comité se dépense sans compter pour le bien des membres.

Débutant avec un capital de 175 francs, l'A. A. P. B.a, dans l'année 1933, vu entrer dans ses caisses 40.000 francs d'une part, 55.000 francs au fond de crise et 30.000 francs venant de subsides et souscriptions.

En cette même année 1933, l'A. A. P. B. a distribué à ses membres en subsides et aides diverses : 50.000 francs. Pour la même période, le gouvernement n'a distribué que 42.000

Le service médical de l'Association est souvent sollicité. L'A. A. P. B. a obtenu pour ses membres les soins gratuits au Dispensaire des Artistes. Elle donne des indemnités pour les opérations et soins médicaux (surtout en province, pour les membres qui ne peuvent pas venir au dispensaire), des allocations pour décès et naissances.

L' A. A. P. B. a obtenu dans de nombreuses coopératives d'achats, l'admission de ses membres.

Les questions juridiques sont spécialement étudiées par les conseillers de l'A. A. P. B.. Des séries d'autres petits avantages ont été obtenus par une lutte acharnée et de tous les instants. Henri Kerels et M. Casteels ont bien mérité des artistes.

Et quand on compare cette activité à celle de l'*Association des Ecrivains belges*, on se sent pris d'une douce hilarité. Les *Ecrivains belges* se réunissent une fois par mois pour déjeuner dans un « moules et frites », ses membres annoncent leurs projets littéraires dans un bulletin qui est la plus belle foutaise que je connaisse, et c'est tout.

Les rédacteurs de ce bulletin se félicitent mutuellement et se réjouissent parce que certain pays étranger a accueilli dans une grande exposition, des livres d'auteurs belges, et que *chose inouïe et inespérée*, il y avait de chaque ouvrage *deux exemplaires*, l'un destiné à l'exposition, et le second à la vente! Voyez combien la littérature belge pénètre à l'étranger.

Vraiment, il est extravagant que cette association qui ne produit *rien*, qui ne fait rien qui vaille pour ses membres, ni dans le domaine moral ni dan le domaine matériel, obtienne du gouvernement 21.000 francs de subside, plus 5.000 francs pour la publication de son bulletin.

Louis Piérard qui défend toujours les artistes a demandé l'autre jour à la Chambre de voter un subside de 50.000 francs pour l'A. A. P. B.

Bien entendu ce subside a été repoussé. Mais le ministre a promis de trouver dans son budget de quoi y remédier. La chose est facile : qu'il fasse passer les 26.000 francs de l'Association des Ecrivains belges à l'A. A. P. B., et que tout écrivain de talent passe également d'une association dans l'autre.

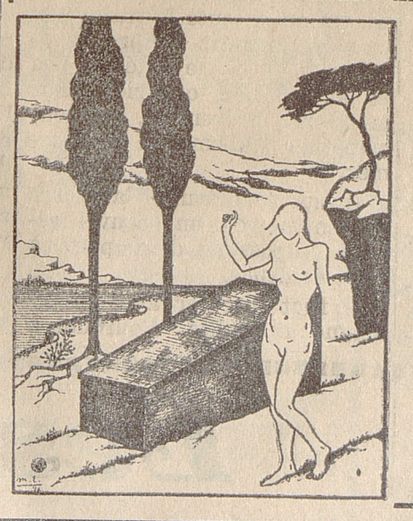
C'est le vœu que je forme en terminant cette note.

Jean MILO.

VIENT DE PARAITRE

aux Editions HERMES

13, rue d'Edimbourg, Bruxelles



La Raison La Première

10 Poèmes de René Baert
10 Dessins de Marc. Eemans

Tirage limité à 200 exemplaires sur papier ingres vergé à la main dont 25 marqués de I à XXV destinés aux amis d'Hermès et 175 numérotés de 26 à 200.

En vente chez René Henriquez 13, rue d'Edimbourg, Bruxelles au prix de 20 francs belges.

Les idées et les livres

Hanns SACHS. — *Bubi ou l'histoire de Caligula.* (Grasset).
Stefan ZWEIG. — *Marie-Antoinette* (Grasset).
André SUARES. — *Vues sur Napoléon* (Grasset).

Le Freudisme, en ouvrant sur l'âme humaine des perspectives surprenantes et toutes nouvelles, en mettant à nu ces mécanismes psychiques presque méconnus qui permettent de rendre compte avec une rigueur voisine de la précision, de milliers d'actes jusqu'ici mal expliqués ou inexpliqués, remet en question toutes les analyses d'âmes laissées par l'histoire. Et l'on peut dire sans exagérer en rien qu'il joue, à l'égard de la compréhension des individus un rôle aussi bouleversant, qu'il y a quelque quatre-vingts année, le marxisme a joué à l'égard de la compréhension du phénomène social. C'est sous son signe que se sont placés, dans les livres dont je parle aujourd'hui, sinon, naturellement, André Suarès, tout au moins Hanns Sachs et Stéfan Zweig.

* * *

Il n'est peut être pas de personnages que le lecteur de vulgarisations historiques croient mieux connaître que Caligula. La légende, — et la plus romanesque, — se mêle autour de lui si étroitement à l'histoire, qu'il est presque impossible de les séparer. Et quelle histoire! Et quelle légende! Rien ne frappe mieux et plus durablement l'esprit que le spectacle d'un monstre. Mais que la légende ait tort, et même l'histoire, voilà ce que le Dr Hanns Sachs nous montre avec une désolante clarté.

De cet empire sur soi-même qui faisait de Caligula le disciple le plus soumis et le plus exemplaire de Tibère à ce dérèglement sans mesure qui l'ayant ravagé, ravagea Rome et l'Empire, il y a un fil d'Ariane que le Dr Hans Sachs paraît avoir trouvé. Rien n'est inexplicable, faut-il croire, à qui ne craint point.

Cette analyse psychologique se détache sur un fond social largement tracé. Les vingt papes du chapitre dans lequel le Dr Hanns Sachs fait un tableau de l'Empire sous Tibère sont d'une robustesse et d'une netteté impressionnantes.

Il faut louer sans réserves Charles Wolff, qui a traduit avec limpidité et élégance, ce livre opaque et touffu.

* * *

Il y aurait de nombreuses pages à écrire sur cette étude que Stéfan Zweig consacre à Marie-Antoinette. A tel point que je ne sais réellement par où la prendre et que je suis tenté, pour en rendre compte, de recourir à l'un de ces schémas comme il nous en fallait faire dans les séminaires de littérature.

Et tout d'abord, l'esprit : Dire que ce livre n'est point objectif, serait peu exact. Et il apparaît au contraire que Stéfan Zweig a fait effort pour s'écarter autant des apologies officielles de la Restauration, que des réquisitoires sans-culottides. Mais l'auteur d'un tel livre, surtout s'il n'est point chartiste, historien de profession, peut s'éprendre de son héros. Et Stéfan Zweig, à n'en point douter, comme tous ceux qui l'ont approchée, — et jusqu'au jacobin Pétion dans le carrosse qui revenait de Varenne, — a subi le charme de Marie-Antoinette.

On ne peut expliquer autrement qu'un esprit si averti, ait écarté tout simplement comme absurde, malgré des charges accablantes, l'accusation d'inceste qui a pesé sur la Reine au Temple; ni surtout qu'il prenne parti pour elle contre le Tribunal Révolutionnaire, alors que si la République devait punir quelqu'un, c'était cette étrangère parjure qui livrait à l'ennemi les plans de campagne de la France et quittait, pour gagner la Prusse, Paris affamé.

Que le Tribunal Révolutionnaire n'ait point eu les preuves matérielles de la trahison, cela permet-il de l'incriminer, quand tant de preuves morales éclataient autour de lui et quand les mailles de l'abominable conspiration se resserraient sur la Convention.

Par ailleurs, il faut louer ce livre magistral qui est, à ma connaissance, la synthèse psychologique la meilleure et la plus complète qu'on ait tentée de Marie-Antoinette.

Tout ce qu'était véritablement cette femme et cette Reine, le voici : sa légèreté prodigieuse et son éblouissante intelligence, ses faiblesses et sa grandeur, sa tranquille insolence et son courage. Voici cette destinée incomparable, la plus tragique peut-être que l'histoire nous puisse montrer et à travers laquelle une âme du meilleur métal s'épure, se fortifie, s'humanise, — je n'ose dire : devient divine. Et voici l'époque avec ses misères, ses abjections, ses ridicules, cette sourde foi qui doit tout emporter. Et quelle galerie de types humains! Non seulement les figures principales, Louis XV, si fin, le triste Louis XVI, et cette Marie-Thérèse, l'une des plus hautes âmes de chef et de conducteur de peuples, mais la tourbe, celle de Versailles et celle de Paris, la Polignac et les La Motte, les Pétion et les Hébert.

On peut regretter qu'emporté par son freudisme et prétendant lui faire expliquer ce qui, peut-être, lui échappe, Stéfan Zweig reprenne à son compte la thèse du « Nez de Cléopâtre », et paraisse croire sérieusement que la révolution n'aurait pas eu lieu si Marie-Antoinette n'était demeurée vierge huit ans dans le lit du roi impuissant. Mais de telles erreurs ne sont point majeures si on les met en face de cet immense tableau de la France, si juste de proportion et souvent si profond.

La traduction d'Alzir Hella, précise et claire, rend séduisante la lecture de ce livre extrêmement abondant.

* * *

Je regrette de ne pouvoir signaler que brièvement le nouveau livre d'André Suarès : Vues sur Napoléon.

Au demeurant, c'est le lire qu'il faut.

On retrouve ici, dans toute sa grandeur aride, l'auteur du Voyage du Condottiere : *sa vision puissante et vaste des âmes les plus grandes, son intelligence sans pitié, sa force poétique presque incomparable, et cette langue de dur métal faite pour résonner longtemps à travers les siècles.*

Charles PLISNIER

IL FAUT TRAITER AVEC HITLER

(Suite de la première page)

Oui, il fallait choisir. Paix de force ou paix de droit. Pas l'hypocrisie d'une prétendue solution juridique dont la décision est unilatérale et dont l'acceptation est obligatoire sans discussion.

De ce compromis bancal entre deux solutions contradictoires devait résulter une situation qui n'en est que la conséquence nécessaire.

2. Le traité est mort.

Comme il était prévu, la force n'a pu se maintenir. Il fallait bien démobiliser, puis évacuer le Rhin.

Le droit est resté. Et aujourd'hui, il se retourne contre nous, sans discussion possible. La France est logiquement victime du pharisianisme du traité.

Un traité de force eut désarmé l'Allemagne sans autre raison que le droit du vainqueur. Un traité de reconstruction eut opéré dès 1919 un désarmement général et simultané.

Le compromis hypocrite a consisté à imposer à l'Allemagne son désarmement comme prélude au désarmement général. On coupe les griffes de la bête, après quoi, rassure, on devient soi-même mouton.

L'Allemagne a officiellement désarmé. Une décision à la Conférence du Désarmement l'a reconnu; que ce soit ou non réel, c'est juridiquement vrai. Juridiquement donc et par voie de conséquence, les autres puissances doivent également désarmer. Si elles ne désarment pas, elles violent le traité qu'elles ont elles-mêmes rédigé et imposé sans discussion, par la force. Et si elles violent elles-mêmes le traité, celui-ci devient caduc et l'Allemagne a le droit de réarmer. N'obtenant pas l'égalité dans le désarmement, elle a droit à l'égalité sans condition.

La thèse de l'Allemagne est juridiquement incontestable. Tel est le paradoxe: c'est l'Allemagne qui demande à présent l'exécution du *diktat* et ce sont ceux qui le lui ont imposé qui s'y refusent!

3. La Conférence du Désarmement est morte.

Car ils s'y sont refusés. Inutile de jouer sur les mots. On désarme ou on ne désarme pas et le concept de désarmement n'est pas si compliqué. La preuve en est qu'on en a trouvé un, tout simple, pour l'Allemagne.

Les divers plans de prétendus désarmements n'ont été que des plans sur l'art et la manière de ne pas désarmer et d'inventer des conditions préalables irréalisables. La notion de sécurité est une notion sans rigueur. La sécurité n'est pas une institution. Si la France ne se sent pas en sécurité avec ses frontières maritimes, son service militaire obligatoire et son équipement de matériel, que dira l'Allemagne sans armée et entourée de pays armés jusqu'aux dents?

La vérité, pourquoi ne pas la dire, c'est que la France ne veut pas désarmer dans les conditions actuelles. Qu'elle ait tort ou raison n'est pas la question. Elle peut légitimement préférer la sécurité d'une armée forte à l'insécurité d'une paix conventionnelle. Mais en ne désarmant pas, elle viole le traité que par ailleurs elle voudrait imposer. Et dès lors, il n'y a plus de traité.

Nous sommes donc dans cette situation parfaitement claire : le choix n'est pas entre le traité de Versailles et un nouveau traité. Le choix est entre un nouveau traité et rien du tout. Car le traité de Versailles est caduc par la voloné de ceux-là mêmes qui l'ont imposé et ne le respectent pas.

Le compromis bancal de Versailles a donc donné toutes ses conséquences : d'une part, une paix de force que la force n'est plus capable d'imposer; d'autre part des principes que ceux-là mêmes qui les ont proclamés sont obligés de violer pour assurer le maintien de leur paix.

Il n'y a donc qu'une solution: dénouer la contradiction d'origine; faire le choix nécessaire qui eut dû être fait.

Ou la force, la force toute nue, sans principes cafards et hypocrisies inutiles. Et il faut l'employer tant qu'elle est encore possible, tant que la supériorité militaire subsiste : faire envahir l'Allemagne par la France, la Pologne et la Tchécoslovaquie et imposer un nouveau traité écrasant pour cent ans un peuple de 60 millions d'habitants.

Ou traiter sur la base d'une nouvelle alliance constructive sur quoi appuyer l'Europe.

La revision ou la guerre.

Car la politique ne dispense pas de la logique.

II

Il est inutile de récriminer sur le passé. Les regrets appartiennent à l'histoire. Ils ne sont pas un matériel politique. Ce qui aurait dû être est désormais sans intérêt. Il faut constater ce qui est, savoir ce qu'on veut et ce qui sera.

Il n'y a plus de traité de Versailles puisque les vainqueurs eux-mêmes renoncent à l'appliquer et qu'ils sont dans l'impossibilité d'en imposer le respect.

En fait, la situation est claire. Ou on exécute le traité par un désarmement réciproque et contrôlé, ou on ne l'exécute pas et on sait bien que rien, sauf la guerre préventive, ne peut empêcher l'Allemagne de réarmer.

Il faut donc vouloir la guerre préventive ou un nouvel accord. Impossible d'échapper à cette évidence.

Il faut discuter avec l'Allemagne à égalité. Pourquoi à égalité? Parce que cette égalité ne se discute plus. La revendication de l'Allemagne pour l'égalité est une belle fumisterie démagogique. Elle l'a dans la mesure où elle n'a qu'à la prendre, et où nul n'est capable de l'en empêcher.

L'Allemagne est redevenue une grande nation de 60 millions d'habitants qui a repris sa liberté. Voilà le fait historique; on n'a rien à gagner à tarder à en prendre conscience. Qui a pu, d'ailleurs, douter de ce résultat? Qui a pu sérieusement croire qu'au XX^e^ siècle on pouvait indéfiniment tenir un grand peuple en tutelle. Le traité a été fondé sur cette folie. Le réveil était à prévoir. Réveillons-nous. Il n'y a plus de vainqueurs et de vaincus, de peuples supérieurs et de peuples brimés. Nous sommes revenus en 1913. Qu'allons-nous faire? Voilà la seule question.

I. Persister à affirmer nos droits théoriques résultant du traité, refuser tout nouvel accord et continuer notre politique de protestation? C'est une attitude purement formelle, sans résultat pratique. Nous n'avons plus le moyen de la défendre et de l'imposer. Nous ne pouvons y recueillir que des soufflets gratuits et la méfiance de l'opinion universelle.

Et l'Allemagne réarmera. Elle se donnera l'égalité dans l'armement n'ayant pu l'obtenir dans le désarmement. Ce ne sera pas la guerre dans six semaines, comme l'annoncent des industriels pressés dans leurs échéances. Cela n'en vaudra pas mieux pour cela : ce sera la situation d'avant-guerre, les alliances et les équilibres, les mauvaises querelles de frontières et la concurrence économique, la malfaisance diplomatique et, doucement, la préparation des esprits par une presse sans liberté. On en reviendra aux thèmes d'avant-guerre. Il y aura eu une guerre pour rien. On retombera dans l'entre-deux guerres. On sera entre la seconde et la troisième guerre punique. On refera une nouvelle génération de vieillards qui, ayant été combattants et n'étant plus mobilisables, n'hésiteront pas à se battre avec la peau des autres en rappelant leurs prouesses.

2. Traiter avec Hitler. Pourquoi pas?

Hitler ne demande qu'à traiter. Il n'envisage pas sans appréhension un programme de réarmement coûteux. Il a pris en mains la nation allemande et il doit s'affirmer par autre chose qu'un budget de guerre que le pays affligé de ses chômeurs supporterait mal. Il prendrait volontiers un peu de répit par une satisfaction diplomatique.

Or, *il faut le dire, parce qu'il faut dire la vérité,* Hitler fait des avances sérieuses.

Il a spontanément reconnu Locarno, publiquement renoncé à la modification des frontières occidentales.

Il a traité avec la Pologne pour donner des apaisements nécessaires.

Il a juridiquement en mains tous les atouts et sa thèse, habilement propagée, convainc l'opinion internationale. En Amérique, la thèse allemande apparaît claire, simple et logique, découlant des textes et du bon sens. La thèse française apparaît comme une argutie sans rigueur fondée sur des notions vagues, comme une permanente expression de mauvaise volonté. Hitler n'abuse pas de cette situation. Il attend. Il attend parce qu'il a besoin de traiter pour gagner du temps internationalement et gouverner à l'intérieur.

Il faut traiter avec Hitler parce qu'Hitler c'est désormais l'Allemagne. Hitler est le résultat d'une conjonction : le malaise intérieur d'un pays qui n'a jamais épousé l'esprit démocratique et la maladresse d'une politique extérieure française qui a finalement obligé l'Allemagne à un sursaut d'orgueil. Hitler a conquis le cœur du peuple allemand. En politique extérieure, il a exprimé un sentiment unanime et qui s'impose à l'évidence de tous. Sur ce point, il a toute l'Allemagne derrière lui.

Bien plus, *il a fédéré la revendication allemande : il lui a donné une forme et une unité et même si le régime hitlérien disparaissait, cette unanimité demeurerait.* C'est là ce qui resterait acquis du régime. De même que la France est sortie de la Révolution transformée, l'Allemagne sortirait de l'hitlérisme avec une conscience nationale rénovée et qu'aucun régime ne pourrait atteindre. *Il faut le dire parce que c'est vrai.*

III

Alors, va-t-on attendre dix ans, comme pour l'Italie, avant que l'évidence s'impose? Va-t-on attendre que le problème soit presque insoluble, qu'il soit faussé par mille difficultés particulières, par cent incidents irritants? Ou l'expérience servira-t-elle?

Ne pouvons-nous trouver une position nationale unanime à l'égard du problème allemand? Les réactionnaires ont refusé toute confiance à l'Allemagne depuis la guerre parce qu'ils prétendaient n'avoir pas devant eux la vraie Allemagne. Ils l'ont à présent. Il n'y a plus d'equivoques ni de tromperies possibles. Ils ne pouvaient souhaiter plus parfait apaisement à leur méfiance. C'est avec la véritable Allemagne que l'on traitera. Et les hommes dits « de gauche » n'auront qu'à gagner à l'hypothèse d'un sursaut démocratique de l'Allemagne.

Alors? Alors tout est clair. Il n'y a plus qu'une alternative.

Remettre ça. Refaire la guerre pour pouvoir refaire la paix. Mobiliser tant qu'on est sûr de vaincre. Nul n'y pense sérieusement.

Alors, traiter. Profiter de ce que le régime hitlérien a besoin de repos pour traiter, c'est-à-dire pour cesser de continuer à imposer à toutes forces un texte qui n'a été ni accepté, ni reconnu et pour établir un accord librement discuté et accepté et qui tienne compte de l'histoire et du destin de deux grands peuples.

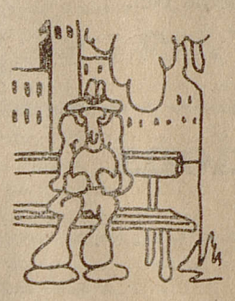
Entre ces deux solutions logiques, il n'y a que l'atermoiement, le temps gagné qui est du temps perdu, l'esprit de facilité, la négligence et la médiocrité. Puis, l'exaspération des malentendus, la méfiance, puis la peur réciproque, les fausses nouvelles, l'excitation publique. Au bout, la troisième guerre punique entre deux peuples qui ne la veulent également pas.

Si c'est ce résultat qu'on désire, il n'est qu'à continuer cette politique d'incertitude et de veulerie.

Sinon, il faut traiter avec Hitler, parce qu'il faut traiter avec l'Allemagne et que l'Allemagne, pour longtemps, c'est Hitler, que cela nous fasse ou non plaisir.

Philippe LAMOUR.

C'est Noël!



C'est Noël.

Dans les maisons ouvrières, il fait froid, il fait sombre, il fait triste. Des gens pâles et amaigris se tiennent frileusement renfrognés. Tous sont muets. Tous sont muets et pourtant ils parlent : au dedans d'eux-mêmes, ils se disent des choses amères.

Depuis de longs mois, les hommes chôment.

Il n'y a plus de charbon ou très peu et de mauvaise qualité, et il fait froid.

Des quittances de l'éclairage n'ayant pas été payées, le courant électrique fut coupé. Et il fait sombre. Les enfants ne reçoivent plus jamais une douceur, leurs mères ne parviennent même plus à leur donner le nécessaire, et tous sont tristes.

C'est Noël, la fête de Noël.

De tous temps, les gens du peuple vécurent dans la misère espérant un meilleur sort.

Il vint des hommes qui leur parlèrent au nom de Dieu.

Le peuple crut en eux et il fut déçu.

D'autres se dirent les apôtres de la raison.

Le peuple crut en eux et il fut déçu.

Les derniers qui vinrent nièrent Dieu. Ils parlèrent au nom de la matière. Leurs doctrines étaient une science, ils observaient l'évolution des classes dans la société et annonçaient l'avènement d'un nouveau monde, un monde meilleur, un monde sans riches ni pauvres, ils annoncèrent le paradis sur la terre.

Et le peuple crut en eux.

Dieu fut-il courroucé de leur indépendance à son égard?

Comme jadis pour la tour de Babel, il jeta la confusion dans leur langage.

En vain essayèrent-ils de se comprendre. Ils finirent par se quereller : les uns tournèrent à droite, les autres à gauche.

Le peuple ne fut point épargné de la colère divine. Tout ce que les athées avaient prédit en mal arriva : le chômage et un redoublement de misère.

Et le peuple, le peuple courageux qui ne demande qu'à vivre de son travail, souffre cruellement dans son cœur et dans sa chair.

C'est Noël, la fête de Noël, la fête de l'espérance.

Dérision!

En quoi le peuple peut-il encore espérer? Et qui croire?

Pourtant il viendra à nouveau de faux pophètes qui parleront au peuple. De leurs bouches sortiront des paroles à la fois suaves comme le miel et rudes comme la pierre.

Et les gens du peuple se diront les uns aux autres.

— Ecoutons ces hommes qui parlent si bien et faisons ce qu'ils nous commandent.

Et les démons déguisés en messies travailleront au déclanchement du cataclysme mondial.

Les sages trop clairvoyants seront lapidés sur les places publiques tandis que les peuples aveugles se dresseront les uns contre les autres et se déchireront mutuellement. Pendant des jours et des jours, la terre ne sera plus qu'un immense brasier. Tout ce que les cerveaux des savants auront créé sera employé à la destruction du genre humain. Des germes de maladies et des gaz empoisonnés empliront l'espace; les eaux seront également infectées, les plantes pourries jusque dans leurs racines ne pousseront plus.

Incapables de réaliser le paradis sur la terre, les hommes y auront instauré l'enfer.

Constant MALVA.

Les faits du jour

HIERARCHIE.

Hier, en montant les marches du Palais de Justice, dernier refuge de la démocratie, j'avisai un officier de police, la tunique lourde d'ornements argentés.

— Comment, lui dis-je, vous n'êtes pas arrêté?

Il me toisa sévèrement et répondit : « Sachez, jeune homme, que je ne suis pas encore commissaire en chef ».

PUBLICITE

Grâce à cette affaire d'huiles, le « *Soir* pour demain » augmente sa publicité. Nous lisons, en effet : « Nous tenons à porter à la connaissance *(sic)* que Messieurs Pauwels et Patje, honorablement connus à la place d'Anvers *(sic)* n'ont rien de commun ni en parenté *(resic)* avec la firme Pauwels frères de Bruxelles ».

Un peu plus bas : « Pour éviter toute confusion avec le commerçant d'huiles auquel des faits délictueux sont reprochés... etc..., Nobiloil — qui prépare spécialement les huiles pour dirigeables allant au Pôle Nord —, Ursfina, Casserol, etc., affirment aux lecteurs émerveillés que les produits qu'ils fabriquent sont les meilleurs. » La publicité ne perd jamais ses droits!

Cela est si vrai que, plus bas, encore plus bas, de la même page d'annonces du même journal, nous lisons : « Le curé » de l'église Ste-Marie (Schaerbeek) prend la dévotieuse liberté de porter à la connaissance de ses fidèles ouailles » que les saintes huiles dont il » s'est servi jusqu'à ce jour, » provenaient de la firme Pauwels, mais qu'il n'a jamais » donné de commissions à aucun membre de la police, » n'ayant pas jusqu'ici dû faire » appel aux gardiens de l'ordre, le Suisse en fonction » ayant toujours suffi à faire » respecter le silence et les » troncs pour le denier de St-Pierre. A partir de ce matin, » 15 décembre, les Saintes huiles seront fournies par la » firme Van Papendonck et Cie, » dont Sa Sainteté le Pape a » reconnu l'excellence et la pureté du goût ».

DEMENTI.

C'est le mois des démentis. M. Crokaert, oubliant qu'il a été ministre pendant dix-huit mois, accuse le Gouvernement d'être à la dévotion de la grande finance. Mais le Gouvernement décida la petite comédie des interpellations, grâce à quoi on peut en mettre plein la vue au bon public. Le Ministre, dont le nom est éternuement, déclara : « Au contraire, tel qui entra ici riche et plein aux as quitta le pouvoir pauvre et misérable. J'aurai la pudeur, afin de ne pas offenser d'anciens collègues, de taire leurs noms! » Une douce hilarité secoua les sénateurs qui, par hasard, ne faisaient pas la sieste.

DECLARATION

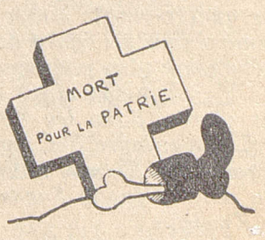
C'est au tour du caporal Devèze de parler à la Chambre : « C'est l'honneur de toute ma » vie de faire partie de ce gouvernement qui a osé diminuer » les salaires des fonctionnaires tandis qu'il sauvegardait » les appointements des députés, de ce gouvernement qui » vient encore de distribuer 750 » millions à l'industrie nationale. — Et si l'on nous reproche de n'avoir pas assez d'avions, j'en prends l'entière » responsabilité. Dans la prochaine dernière, les avions ne » serviront à rien, je le déclare » avec cette perspicacité magique qui me permet aujourd'hui de vous affirmer que le » coût des nouvelles fortifications ne dépassera pas deux » milliards de francs. Construction utile et opportune pour » ceux qui se rappellent la résistance et l'utilité des fortifications de Liége et de Namur, grâce auxquelles, en » 1914, la Belgique dut d'échapper à l'invasion ».

ANTICIPATION.

Le monument de Rousseau qui se cache discrètement, — buen retiro! — derrière le derrière de la Société Générale et que les ketjes ont si insolemment baptisé « Manneken Kak » était devenu par trop indécent depuis que, chaque soir, des loustics, cachés dans les combles du Studio des Beaux-Arts, s'en venaient mettre aux mains du personnage principal un rouleau de papier hygiénique. M. le Bourgmestre Max, toujours bien inspiré, décida de le faire enlever. Mais on ne pouvait laisser cette place vide, qui eut été la seule de tout Bruxelles à ne pas avoir de statue. Le Conseil communal, en reconnaissance du vote des nouveaux derniers crédits militaires, admit qu'à cet emplacement on édifiât le monument élevé à la gloire du socialisme. Ce fut une inauguration très réussie. M. Vandervelde prit la parole en français, M. Anseele en flamand, M. Hubin en wallon et M. Somerhausen en allemand. Il y eut de longues discussions pour savoir si l'orateur flamand parlerait avant l'orateur wallon, mais la décision se joua en une partie d'écarté pleine de traîtrise. La cantate dirigée par M. Defauw — qui laissait un peu à désirer — mêlait habilement la *Brabançonne* à l'*Internationale*. Il y eut des coups de sifflets, mais ce furent ceux des trains de la Jonction, enfin terminée, qui entraient précisément en gare. D'un coup sec, l'auteur du monument — qui était par hasard le sculpteur De Soete, resté prolétaire, mais devenu prolétarien — arracha le voile qui cachait depuis trop longtemps ce monument à la rouge impatience de la foule. Et le député Louis Piérard — habillé en chasseur ardennais — apparut en pied — et en marbre — la dextre tendue vers Mayence, qui doit être dans la direction du parc Josaphat. Sur le socle, ces mots qu'il nous semble avoir déjà lu quelque part: « Jusqu'au bout ».

« Jusqu'au bout, c'est la devise des jusqu'auboutiquiers », me confia mon voisin, un marchand de fromages, si j'en juge par son odeur, et que les Uniprix avaient ruiné.

ERGE.



LA DANSE

DISGRESSION

Peut-être est-il nécessaire, avant de poursuivre que je m'excuse auprès des lecteurs du *Rouge et Noir* si, sans « baisser le ton », je continue à assumer dans cet organe auquel je me plais à rendre hommage pour son éclectisme, la chronique de la danse.

Il était à prévoir que j'eusse quelque scrupule à le faire, au lendemain de l'article consacré par T. P. Vandendries à mon récital du Théâtre des Galeries. Il n'en sera rien, bien que cet article ressemble beaucoup à un éreintement, et puisse passer même à certains égards, pour un certificat de mauvaise vie et mœurs.

La danse est un Art; la critique en est un autre. Et je ne veux dès lors m'excuser qu'auprès de M. P. Vandendries de ce que le fait de lui avoir déplu et de l'avoir gêné, ne m'empêche pas, désormais, de poursuivre malgré lui, la tâche que je me suis proposée.

TROIS BALLETS MODERNES

La danse classique doit être avant tout affranchie du poids de la matière, être aérienne dans son essence, elle doit démontrer l'immatérialité des danseurs dont les vertus primordiales doivent être, le « ballon », l'« élévation » et le « parcours ». Nous savons gré et nous félicitons Mme Sonia Korty de vouloir enrichir la clarté des principes classiques, par des adjuvents qui la rendront moins inhumaine en débarrassant l'interprétation conventionnelle d'un nombre restreint de sentiments simplistes pour en diriger l'expression dramatique vers plus de vigueur et de pureté.

Mais étant avant tout une danseuse classique, il ne faudrait pas qu'elle sacrifiât les bases de l'enseignement « dogmatique » que lui confère son travail dans la recherche d'une plus grande interprétation de la danse pour arriver à des résultats aussi ternes et moyens que fut celui des « Trois ballets modernes » qu'elle a présenté au Palais des Beaux-Arts.

L'Histoire du Soldat, pour le texte à légère tendance philosophique M. C. F. Ramuz et pour la musique, Igor Strawinsky. Histoire longue et démodée s'il en fût. L'histoire est « jouée » dans une espèce de guignol grandeur nature et « interprétée » par des acteurs pour lesquels la musique sert simplement de toile de fond. Ça et là quelques épisodes dansés jaillissent, se dessinent puis s'évanouissent pour laisser la place au texte et au jeu des acteurs. Rien n'existe de plus complexe que la configuration du mouvement qu'a adopté Mme Sonia Korty pour la réalisation de ce... « ballet ». Répartie le mouvement sur deux plans différents : 1° des mouvements « ronds », naturels, et 2° des mouvements mécaniques, limités et anguleux de pantins. Ces derniers « mouvements » ne sont pas des « gestes » mais une sorte de monstruosité. Petits mouvements de la main, allongements des bras en un va et vient de piston, coups de pieds en arrière, tractions rythmiques et pas de « matelotte ». Ces deux espèces de mouvements sont mélangés avec désordre, ce qui détermine dans l'« Histoire » un décallage visuel. Cela n'empêche pas que nous ayions eu ça et là des moments assez vivants. Mais puisque cette histoire était celle d'êtres humains, pourquoi la chorégraphe a-t-elle fait sombrer par instants, les personnages dans l'automatisme des poupées?

Le soin de régler la chorégraphie de l'*Antiquaire* sur la si sensible musique de P. Hindemith avait été confié à M. Katchourowsky qui tenait dans le dit ballet l'emploi de premier danseur en interprêtant le rôle de la momie.

Les intentions et le bon vouloir de M. Katchourowsky sont très louables mais ses ambitions tournent court. Les éléments du décor prenaient la place qui eut dû logiquement rester aux danseurs et de ce fait limitaient leur champ d'action. Le public a été déçu parce que dans ce ballet (j'écris ballet), le chorégraphe eut pu intercaler quelques variations et enchaînements classiques pour faire ressortir la valeur de chaque danseur. Hélas! manque de cohésion et flottement continuel. La variation de la momie d'une technique étiolée se limita à quelques arabesques floues et mal équilibrées ponctuées par des gestes « appuyés » des bras à la Spartiate.

Quand Mme Sonia Korty, seule un moment sur la scène, veut extérioriser un monologue intérieur, elle le fait par quelques haussements des épaules. Cependant la musique et l'argument de ce ballet se prêtaient merveilleusement à une interprétation plus poussée dans le domaine de la danse pure.

Quant à *Renard*, histoire burlesque chantée et jouée texte et musique de Igor Strawinsky, c'est encore plus une « pantomime » qu'un « ballet » et il semble bien là que tout le monde ait perdu son temps. Dans l'œuvre de Strawinsky, où il a voulu rendre un rôle à la parole chantée, Renard est une bagatelle. Quant aux danseurs, ils y figurent les animaux de la fable au moyen de mouvements imitatifs et de quelques « temps » populaires russes qui ne sont pas inépuisables.

La troupe de danseurs qui défendait ces ouvrages, n'offrait aucune homogénéité manquait de vigueur et de « fondu » dans la discipline. Le spectacle entier eut l'air d'une improvisation.

M. Katchourowsky manque de métier. Mme Sonia Korty nous a frappé par une certaine plénitude de formes qui diffère de la silhouette stylisée et émaciée de la ballerine classique. Elle ne semble pas être une virtuose, son métier n'éblouit pas, ses compositions sont indigentes et manquent d'esprit d'invention et puis elle a tort d'user avec trop d'insistance, d'une coquetterie gauche et un peu gourmée. Néanmoins, Mme Sonia Korty nous doit une revanche, car pour porter un jugement plus définitif sur cette artiste, il serait préférable que nous puissions la voir dans un ballet classique où plus de place serait laissée à la virtuosité.

WILL'ARCO.

Art nègre

On peut voir en ce moment au Cercle Artistique, 3, rue de la Loi, une exposition d'un millier d'objets nègres faisant partie de la collection privée de Mlle Walschot.

Le Théâtre

AUX GALERIES
L'ILLUSIONISTE
VILLA A VENDRE

Avec l'*Ecole des Philosophes*, qu'il a donné récemment au Palais des Beaux-Arts, Sacha Guitry nous faisait découvrir sa quatre-vingt-douzième comédie. Et que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. D'ailleurs, Sacha ne se borne point à écrire ses pièces : il les joue. Autrefois avec Yvonne Printemps, aujourd'hui avec Jacqueline Delubac. Mais ce n'est pas tout. Sacha aime aussi donner des conférences, comme ça, sur le pouce, sans avoir l'air d'en donner. Il parle de lui et de son père — vous savez, le grand Lucien Guitry. Un peu comme le petit Maurice Rostand. Mais en plus gros, bien sûr, et avec moins de romantisme. René Benjamin l'a baptisé « Sacha Guitry le théâtre fait homme. » Le théâtre, si l'on veut, avec tout ce que ce mot comporte de factice, de conventionnel, d'amusements et d'inventions. Mais la vie, dépouillée, douloureuse, exaltante, où donc palpite-t-elle dans le théâtre de Guitry? Mais les hommes de chair et de pensée, de désespoir et de rêve, où donc *vivent-ils* dans le cadre de ses comédies? Oui, je sais, il y a Mozart, La Fontaine, Debureau, Pasteur, d'autres encore dont la silhouette par lui fut évoquée. Peut-on s'en déclarer satisfaits? Non point. On n'écrit pas quatre-vingt-douze comédies sans éviter les redites, les bavardages, les ficelles. On bavarde beaucoup dans les pièces de Sacha Guitry. Mais le public aime ça : c'est tellement plus facile à écouter entre deux entr'actes mondains.

* * *

L'Ilusionniste commence de la même façon que *Prise*, cette pièce policière anglaise que le théâtre du Parc monta voici trois ou quatre ans. On se croirait au music-hall : Un cycliste, une chanteuse, un prestidigitateur se succèdent sur le plateau. Dans l'avant-scène, on remarque un spectateur et une spectatrice qu'un projecteur nous désigne avec insistance. Ce sont des acteurs, évidemment. Puis cela continue comme dans *Quick* de Félix Gandera. La spectatrice (Jacqueline Delubac) voudrait bien se payer — ou, plus exactement se faire payer par son amant (Robert Hasti) — une nuit d'amour avec illusionniste qu'elle couve des yeux. Elle fait ce qu'il faut pour cela. La nuit a lieu — dans l'intimité. Mais déjà, au réveil, les amants n'ont plus, l'un sur l'autre, aucune illusion. Adieu, madame! J'aime mieux ma mie, au gué! Et le rideau tombe. Que s'est-il passé? Rien du tout. Vous avez ri? Tant mieux...

Villa à vendre, c'est l'histoire d'un Parisien léger qui roule une Anglaise, très « homme d'affaires », en lui vendant une villa qu'il n'a pas encore achetée. Il y a là-dedans des mots comme celui-ci : « Le jardin n'est pas bien large ni profond. Mais regardez- moi quelle hauteur! » Et puis l'on revoit avec plaisir Pauline Carton, qui est drôle, et Germaine Bredy, vraiment très jolie.

Sacha Guitry joue comme il écrit.

Marcel DEHAYE.

MUSIQUE

Premier concert Gaston Peellaert

A part un *Concerto* de Mathias G. Monn, dont M. Frezin détailla à ravir la partie de violoncelle ce concert était entièment consacré aux œuvres d'Anton Bruckner. La destinée de ce compositeur est étrange. Ses œuvres occupent une place importante dans la vie musicale allemande et autrichienne mais elles n'ont pu jusqu'ici vaincre les résistances du public latin. On leur a reproché des développements plutôt copieux. Cependant on doit admettre l'extraordinaire relief des thèmes de la Symphonie n° 2 qui se développe selon un plan régulier, solide. L'œuvre fortement pensée est d'une grande clarté. On y sent l'expression spontanée d'une âme essentiellement musicale. Le *Te Deum* écrit par Bruckner à la suite de la mort de Richard Wagner est une œuvre plus extérieure mais cette impression provient peut-être de l'emploi des chœurs. Elle fut très bien défendue par M. Charles Hens, à l'orgue et par un quatuor vocal comprenant Mmes Casanowska et Claes, MM. Detroye et Van Beveren.

M. Gaston Peellaert, par sa direction vivante, son souci de la mise en place exacte de tous les éléments, a contribué pour la plus large part, au succès spontané qui accueillit cet intéressant concert dont deux œuvres sur trois étaient données en première audition en Belgique. C'est là du courageux et excellent travail et grâce à M. Peellaert la *Deuxième Symphonie* de Bruckner fut tout particulièrement appréciée.

Communiqué

AU PALAIS D'ETE

L'affiche de notre grand music-hall groupe les clowns F. Jardyls, la magnifique troupe cycliste des 10 Deblars, les beaux danseurs Jack Peary et Merry, le barman humoristique Niuo-Sar, le ténor Rondelet, les fantaisistes Harry et Flipp, le Trio Roulette, la jolie et remarquable trapéziste Marie Lorch, l'extraordinaire briseur de fer Otels, etc.,, etc.

LE CINÉMA

Actualités cinématograhiques

Le « Soyouskino » de Moscou a décidé de porter à l'écran, en cinq versions (russe, française, anglaise, allemande et italienne), le roman d'Alexis Tolstoï, « *Pierre le Grand* ». Le film comprendra trois parties : « Pierre et le prince Galitzine », « Pierre et Charles XII de Suède » et « Pierre et Alexis ».

—

Après la reconnaissance par les Etats-Unis de l'U. R. S. S., les films sur la Russie soviétique sont à nouveau d'actualité. Lewis Milestone a été rappelé de son voyage en Europe pour tourner, chez Columbia, « Red Square », qui est une adaptation du roman par Ilia Ehrenburg, « Nikola Kourbov ».

—

Le 28 novembre dernier devait avoir lieu la représentation au « Capitol » de Sofia du film américain « Les Anges de l'Enfer », dans lequel l'Allemagne et les Allemands sont dépeints sous un aspect antipathique. L'ambassadeur allemand à Sofia, le docteur Rümelin, avait soulevé une objection contre la présentation de ce film et a obtenu satisfaction. Afin d'éviter à l'avenir de pareils cas, le premier ministre bulgare, M.Muschanoff, a ordonné que, lors des séances de censure des films, un représentant du ministère des Affaires étrangères soit présent pour donner son avis.

(Comœdia.)

—

Jean Vigo termine actuellement la réalisation de « L'Atalante », d'après un scénario de René Guinée. Les interprètes sont Michel Simon, Dita Parlo et Jean Dasté.

DOCUMENTS 34

Le premier numéro de *Documents 34* (qui succède à *Documents 33)* a paru, sous une forme quelque peu modifiée : la revue, qui comptera désormais un plus grand nombre de pages, est divisée en trois rubriques importantes : le cinéma, littérature et philosophie, documents.

Au sommaire de ce premier numéro (janvier 1934) : *Cinéma*. Documents sur le film *Borinage* réalisé pour le Club de l'Ecran par Joris Ivens et Henri Storck. Commentaires de J.-B. Brunius à l'enquête de *Documents 33* sur le film soviétique. La revue des films.

Littérature-Philosophie : La première partie d'une très importante étude de Jean Lévy sur *Raymond Roussel. Eloge de l'hérésie*, un pamphlet de Carlo Suarès. *La peinture convulsive*, par Guy Mangeot. La revue des livres. Les revues.

Documents : L'Exposition de Chicago, documents secrets. Extraits de presse, notes, « sans commentaire ».

Un numéro du plus grand intérêt, et inaugurant fort heureusemeent l'activité de *Documents 34*.

P. S.

L'impression du journal ayant du être hâtées par suite des fêtes de Noël, nous n'avons pu recevoir en temps la revue critique des films de la semaine.

Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

LE STUDIO
du Palais des Beaux-Arts
présente
dans deux salles du Palais des Beaux-Arts
La vie privée de Henry VIII
GRANDE SALLE : Spectacle à heures fixes : 2 h. 30, 4 h. 45, 7 h., 9 h. Location ouverte tous les jours de 11 à 21 heures.
PETITE SALLE : Spectacle permanent de 2 heures à minuit. Places de 7 à 15 h.

Club de l'Ecran
Jeudi 28 décembre, à 20 h. 30
AU CASINO, 38, chaussée de Louvain,
Projection du film de Joris IVENS
Komsomol
Prix des places : Balcon, 7 fr.; membres, 5 fr.; Fauteuil 12 fr.; membres, 9 fr.; chômeurs, 2 francs.
Location à la Librairie HENRIQUEZ, 13, rue d'Edimbourg (Porte de Namur). Téléphone 11.47.64.

Le plus beau film français de la production 1933-34
LA MATERNELLE
passera très bientôt
AU CINEMA
MARIVAUX
à Bruxelles
ET AU CINEMA
PATHÉ-PALACE
Réalisation : Jean BENOIT LEVY et Marie EPSTEIN
d'après le roman de Léon FRAPIE (Prix Goncourt)
Interprété par
MADELEINE RENAUD
Alice TISSOT, Sylvette FILLACIER,
Mady BERRY, Henri DEBAIN,
La petite Paulette E. LAMBERT
Universal film

Barcelone, ville ardente...

(Vient de la deuxième page.)

LA CITE D'AUTREFOIS

Ce que l'on aime, c'est la ville historique, à l'haleine forte, aux mamelles nues, à la voix éraillée, aux boissons exaltantes, aux rues étroites et tortueuses.

La vieille ville, avec ses ruffians et ses filles, ses révolutionnaires et leurs bombes, ses « escamots » et leurs coups de main.

D'un côté, le commerce de luxe installé dans des magasins violemment éclairés. Réclames au néon, étalages somptueux, animation, jolies femmes et petits restaurants bourrés de comestibles, où l'on mange et boit jusqu'à sursaturation. Quand on en sort, le soleil d'Afrique brûle les veines.

De l'autre côté de la Rambla s'étend la ville populaire, où le menuisier et le forgeron tiennent échope; où le cinéma coûte cinquante centimos et le vermouth cinq sous ; où le peuple se fâche de temps à autre et prend possession des établissements de vente à crédit ; où les maisons à huit étages étalent aux balcons, les jours de grand lavage, une magnifique collection de pans volants et de draps mollement agités.

Ensuite on pénètre dans le « barrio Chino » (quartier chinois), où l'amour coûte une peseta, où la rue sert de dépotoir .

Et puis :

LE PARALELO

... le chef-d'œuvre de Barcelone.

Le Paralelo avec ses music-halls, ses théâtres, ses cinémas, ses dancings tristes avec leurs taxis-girls avachies, ses maisons de danses en délire et ses bistrots grands comme des places publiques où tous les soirs crépitent les dominos, jeu national.

Le Paralelo naît au port et s'épanouit dans le faubourg Sans, poste avancé de Hospitalet. C'est la grande artère qui relie l'aventure à la révolution en passant par les « chicas » des maisons de danse et les « cafés con leche » (cafés au lait) des bistrots à grand rendement.

Se pourrait-il que l'on puisse comprendre un peuple en le voyant vivre dans le tram? Oh! le comprendre partiellement, s'entend.

LES TRAMS.

Ils n'ont plus été peints depuis le jour de leur mise en circulation. Ils sont de toutes les dimensions. Quelques-uns sont munis d'une impériale tout comme les autobus rouges que les grévistes malgré leur bonne volonté ne parviennent pas à renverser. « Se prohibe fumar ».

Et les voyageurs fument afin de ne pas gêner le receveur qui, en voyant monter le contrôleur, cigarette au bec, sollicite « un peu de feu s. v. p. » à son supérieur.

On monte à contre-voie si l'on estime que c'est trop se déranger que de contourner la voiture.

Les soirs d'affluence, le public juvénile s'installe sur les butoirs au grand dam des gamins dont c'est la place réservée.

Un de ces « muchachos » s'avisa un bel après-midi de s'installer sur le butoir avant où il se mit à grignoter une grenade.

Le conducteur l'enguirlanda à grands renforts d'épithètes sonores.

— Je vais au port. Je suis pressé.

Et l'employé, rouge de colère, de lui dire :

— Installe-toi sur le butoir arrière, comme tout le monde, alors.

Le soir quand les journaux sortent de presse, les « crieurs » montent à l'assaut des voitures.

« I Estampa! » « I A. B. C.! » « I Ahora! ».

On n'entend plus que des hurlements. A chaque arrêt l'équipe des vendeurs est renouvelée.

« La Veu! » « I La Voche! ».

La veille des élections, le personnel des tramways se mit en grève.

TROUBLES.

La Catalogne vit dans une fièvre constante. L'ouvrier catalan est beaucoup plus avide de liberte et de justice que de tradiiions.

D'ailleurs les « escamots » (troupes de choc de l'extrême gauche) sont là pour entretenir l'émoi révolutionnaire.

Depuis maintes années il éclate en moyenne à Barcelone, une bombe par quarante-huit heures.

Pendant les troubles, le nombre de bombes s'éleva jusqu'à sept par nuit. Les aiguillages des trams sautèrent à la dynamite.

Les gardes d'assaut veillent, surprennent, tirent. Les grévistes ripostent. Des morts.

Le soir de l'ouverture du Liceo, séance à laquelle assista le président Macia, un coup de feu claque à la Rambla.

« Un tiro! » La foule accourt, s'engouffre dans les magasins. Foule silencieuse, rapide, habituée. La Rambla est nue, étrange. Des coups de feu. C'est fini.

La révolution s'étend. Madrid, Valence, la province de Huesca deviennent rouges.

Des postes de police sont assaillis à coups de bombes. Des morts.

Au nord de Bacelone, à San Martin, une église est détruite, les pylones électriques sont abattus. Au sud, Sans tombe aux mains des révolutionnaires. A Hospitalet le communisme intégral est proclamé.

Les chauffeurs de taxis veulent participer à la grève. Des magasins veulent fermer. Aux uns, la menace de retirer à vie le permis de conduire, aux autres une amende de 10.000 pesetas. La poche est le point sensible des Catalans. Ils reculent.

Les trams pilotés par des marins de la flotte gouvernementale roulent de nouveau. Chaque voiture a une escorte de trois policiers armés de carabines. L'accès du tram est interdit aux voyageurs porteurs de paquets. On est prié de jeter ses bombes ailleurs!

Les journaux étrangers signalent que les points stratégiques de la ville sont occupés par la police armée de mitrailleuses.

De véritables barrages de feu sont établis entre la ville et les faubourgs rouges.

Les bombes pleuvent.

Après neuf heures du soir, la sécurité des rues se réduit à rien. Il est vrai que les révolvers partent tout seul.

La nuit appartient à la révolution. Les taxis sont arrrêtés par la police, fouillés. L'identité des voyageurs est vérifiée. L'itinéraire suivi, minutieusement contrôlé.

Au dehors, des rails sautent; des ponts s'écroulent, des trains culbutent. Des victimes innocentes payent les frais de la querelle.

La droite s'empare des catastrophes, les montent en épingle. Des photos suggestives illustrent les magazines « Pour l'édification du public ».

Les « escamots » redoublent d'activité. Les bombes s'épanouissent. La nuit, on entend leurs coups sourds.

— Qu'est-ce?

— « Les » bombes. Rien de plus. —

Et on se rendort, plein de sagesse ou de frousse suivant l'état de son humeur ou du contenu de son coffre-fort.

Puis soudain, la grève des trams est terminée. Sans, Hospitalet, San Martin sont occupés militairement.

Les troubles sont terminés, la revolution continue.

Noël et le Nouvel an approchent. Jamais un espagnol s'abstiendra ou se mettra en état de ne pas fêter ces jours.

Les nuits sont calmes. Mais les bombes reprendront. Attendons le début de l'année prochaine.

Les bombes appartiennent à la couleur locale.

Il fut un temps où les crieurs de journaux annonçaient :

« La bombe d'aujourd'hui est tombée en X. ». Mais devant la fréquence du fait, ils attendirent le moment d'annoncer : « Aujourd'hui, pas de bombe! »

Cela c'est produit. Alors, les vieux Catalans, tout en dégustant l apéritif ont hoché la tête, et l'un a dit : « Que c'est étrange. »

On ne connaît pas le chiffre des morts.

Jean DELAET.

CARREFOUR
5, Place Madou, 5
POUR LA PREMIERE FOIS A BRUXELLES.
Version française de
JE SUIS UN EVADE
avec
PAUL MUNI

(N° 182.) — 4e ANNEE, N° 46. 1 FRANC MERCREDI 27 DECEMBRE 1933.

le ROUGE et le NOIR

Les Français en Indo-Chine

On se souviendra de l'article publié, ici, il y a quelque temps et qui révélait le régime atroce que la France applique à l'Indochine.

Aujourd'hui, nous trouvons dans la revue Esprit *une longue étude d'Andrée Viollis qui revèle des faits particulièrement horribles. A ceux qui parlent de démocratie et de la France « dernière tranchée de la liberté », nous soumettons une page des révélations d'Andrée Viollis.*

Les prévenus sont soumis à un interrogatoire serré dans divers locaux de la Sureté, siège de la police judiciaire. Pour s'en tenir à la Cochinchine, les commissariats centraux qui ont la réputation la mieux établie de cruauté sont ceux de Thuduc, de Saïgon, mais surtout celui de Cholon, à quelques kilomètres de la capitale. Si les prévenus ne reconnaissent pas les faits dont ils sont accusés, refusent de revéler ce qu'ils savent — ou ne savent pas — sur l'organisation des sociétés secrètes, s'obstinent **à ne dénoncer** aucun camarade, en somme s'ils ne font pas ce qu'en termes de police on appelle des « aveux spontanés », les tortures interviennent aussitôt. Elles sont de genres variés et témoignent d'une stupéfiante richesse d'imagination sadique.

Il y a des tortures qu'on peut appeler classiques: privation de nourriture avec ration réduite à 30 grammes de riz par jour, coups de rotin sur les chevilles, sur la plante des pieds, tenailles appliquées aux tempes pour faire jaillir les yeux des orbites, poteau auquel le patient est attaché par les bras et suspendu à quelques centimètres du sol, entonnoir a pétrole, presse de bois, épingles sous les ongles, privation d'eau, particulièrement douloureuse pour les torturés qui brûlent de fièvre.

Mais après ces supplices d'un genre assez archaïque il y en a de plus raffinés, de plus modernes : tous inventés et pratiqués, notamment par la sûreté de Cholon :

Avec une lame de rasoir, couper la peau des jambes en longs sillons, combler la plaie avec du coton et brûler ce coton.

Introduire un fil de fer en tire-bouchon dans le canal uri-naire et le retirer brusquement.

Voici d'autres spécialités que je trouve dans deux dépositions :

« Au mois de mai 1931, dénoncé comme communiste, je fus arrêté et conduit au commissariat central de Cholon, rue des Marins. Il n'y avait aucune preuve contre moi, mais il fallait me faire « avouer ». On me fit coucher sur le ventre, les mains attachées derrière le dos. Mes pieds furent également liés, puis, m'ayant forcé de plier les jambes, on réunit mes pieds et mes mains par une autre corde. La plante de mes pieds se montrait entièrement. Un agent se mit alors à appliquer, de toutes ses forces, des coups de nerf de bœuf. Tout mon système nerveux fut ébranlé jusqu'au cerveau. A chaque coup, j'avais la sensation que ma tête allait éclater. La douleur était si vive que j'avouai tout ce qu'on voulut. Par la suite, on put vérifier que j'étais innocent, que je n'avais fait partie d'aucune cellule communiste, et on me relâcha.»

Autre torture analogue :

« Les bras étant solidement menottés derrière le dos, étendre le supplicie sur un lit de camp, ramener violemment dans le sens de la flèche, les bras au-dessus de la tête jusqu'à la position horizontale, pincer les côtes afin qu'il se produise une réaction musculaire inconsciente (inconsciente puisque, 99 fois sur 100, la victime perd connaissance) réaction qui fait sortir le sang par le nez, la bouche, les oreilles, l'anus. Cette torture est connue des prisonniers sous le nom de « lan mé ga » « retourner le gésier ».

Enfin, toute la gamme des tortures par l'électricité :

« 1° Attacher un bout de fil au bras ou à la jambe, introduire l'autre bout dans le sexe; faire passer le courant.

2° Relier un fouet en fils de fer entrelacés à un courant électrique; chaque coup de cet instrument cause au patient de si vives douleurs qu'il est réduit à demander grâce et à avouer.

3° Attacher une des mains du prévenu par un fil métallique que l'on branche ensuite sur le circuit. Chaque fois qu'on tourne le commutateur, la secousse est si violente qu'il est impossible d'en supporter plus de deux ou trois.

Ces totures étaient particulièrement en honneur et pratiquées journellement pendant l'année 1931 au commissariat de police de Binh-Donj (ville de Cholon).

Les femmes étaient également soumises à ces tortures. Elles subissaient en outre, tous les traitements qui peuvent blesser leur pudeur, depuis le fait d'être souvent enfermées dans des salles d'hommes où règne une insupportable promiscuité, jusqu'à subir les plus odieuses violences. Certain délégué administratif indigène, le Phy Man de Cao Lang, province de Sadec (Cochinchine) était particulièrement ingénieux dans le choix des supplices quand il s'agissait de jeunes filles. Je cite : « De jeunes congaïes de seize à dix-huit ans sont amenées de nuit à la délégation : viols, pendaison par les orteils, flagellation sur les cuisses et la plante des pieds, introduction de nids de fourmis dans les parties intimes, leurs bras et leurs jambes attachés, jusqu'à ce qu'elles avouent faire partie d'un groupement communiste. »

* * *

Tels sont les faits qui m'ont été révélés et qui se passent quotidiennement en Indochine, dans les prisons de la république française, de la république des Droits de l'Homme.

Andrée VIOLLIS.

(*Esprit*, n° de décembre 1933).

Débat du 20 décembre

Pourquoi il faut traiter avec Hitler

Est-ce l'actualité du sujet ou bien la qualité des orateurs inscrits qui avait amené la grande foule au « Rouge et Noir », ce dernier mercredi ?

En effet, savoir s'il faut, devant la situation nouvelle créée en Allemagne, adopter une politique hostile allant jusqu'à la réoccupation de la Rhénanie, ou bien s'il faut traiter avec Hitler comme avec n'importe quel autre chef de gouvernement, et, en même temps, assainir une bonne fois les rapports avec l'Allemagne, cette question ne peut pas ne pas se poser à l'esprit que préoccupent les problèmes du temps.

D'autre part, de voir traiter ce problème dans ces deux aspects par des orateurs aussi brillants que Louis Piérard et Philippe Lamour ne pouvait que multiplier l'intérêt de cette soirée.

C'est à Piérard qu'échoit la tâche d'ouvrir le débat. Tâche qui n'est pas facile devant un public en majorité hostile à son point de vue. Tâche qu'il fallait d'autant plus de crânerie pour accepter. Et Fontaine n'oubliera pas, avant de passer la parole au député socialiste, de souligner l'élégance et le caractère « fair-play » du geste de Louis Piérard qui consent à venir exposer et voir discuter ses idées à la Tribune Libre.

Naturellement, l'exposé de Piérard ne sera que le développement des idées qu'il a émises dans son article et le discours au parlement que nous avons publiés dans notre dernier numéro. Marquons simplement que, grâce à un talent éprouvé et une conviction que nul ne met en doute, le sympathique député borain parviendra plus d'une fois à arracher des applaudissements unanimes.

Notre tâche sera facilitée également en ce qui concerne Philippe Lamour, puisque celui-ci a condensé l'essentiel de son discours dans un article que nous publions en première page. Toujours aussi brillant, d'une éloquence peu ordinaire, le jeune avocat parisien défendit avec chaleur une thèse qui, on le vit bien, était partagée par la grosse majorité de l'auditoire.

Au cours du débat public qui, par la qualité, ne le céda point au restant de la soirée, on apprécia particulièrement M. Paul Otlet, directeur du Palais Mondial, qui éleva le débat en le dépouillant de ses contingences immédiates. Egalement goûtées furent les deux interventions de War Van Overstraeten, qui reprocha aux deux orateurs de ne pas vouloir regarder ce problème sous l'angle du socialisme.

Bref, bonne et utile soirée, où chacun aura pu peser les divers éléments de la question posée : « Pourquoi il faut traiter avec Hitler », et qui ne pouvait être ni mieux défendue ni mieux combattue qu'elle ne le fut.

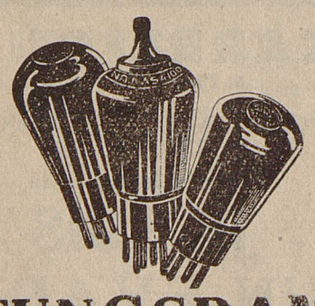
COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO La *Maison de Poésie* décernera le *Prix Edgar Poë*, réservé aux poètes étrangers de langue française, à une œuvre poétique éditée depuis le 1 janvier 1932. Cette année, elle n'acceptera donc pas les manuscrits. Un exemplaire doit parvenir, avant le 1er avril 1934, à M. Daniel de Venancourt, secrétaire général de la Maison de Poésie, 11*bis*, rue Ballu, Paris (IXe).

Rappelons que ce prix est de 5.000 francs français.

OOO Au cours de sa dernière séance, l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises en Belgique, devait choisir le nouvel académicien au siège laissé vacant par la mort de la comtesse de Noailles. On sait qu'officieusement Mme Colette avait été désignée. Après l'introduction de la candidature de M. Paul Claudel l'élection se compliqua... Aussi et malgré la présence de dix-huit académiciens (lesquels, mon Dieu?) M. Stiernet a ajourné l'élection, sans fixer de date de réunion.

Juste assez longtemps, sans doute, pour calmer les esprits.



A.H. BOLYN, 75, rue Van An, XL.

OOO *Toujours les procès littéraires.* — Mme Jeanne Nabert a écrit un livre de souvenirs intitulé *Cavalier de la mer* et, pour récompenser son zèle, le tribunal civil de la Seine l'a condamnée à trois mille francs de dommages et intérêts. Il est vraiment trop facile d'accuser un auteur de vous nommer et de réclamer ensuite, à titre d'honoraires dûs au modèle probablement, une rétribution pour calomnie. Car quand le personnage est cité favorablement, l'auteur reçoit des lettres de félicitations; ce n'est que dans le cas contraire qu'il y a poursuite. D'ailleurs, au lendemain de sa condamnation, Mme Jeanne Nabert a déclaré très justement : *On a fait état de quelques ressemblances qui peuvent exister entre le roman et le réel, sans tenir compte des dissemblances cependant bien plus nombreuses et plus probantes.*

D'autre part, M. Georges Simenon devra répondre bientôt devant les tribunaux pour son *Coup de lune*. Et d'autres procès encore sont en cours.

Cela me fait penser à l'immortel *Salavin* de Duhamel, dans lequel chaque homme croit se reconnaître.

OOO Dans les *Nouvelles Littéraires* M. Fréderic Lefèvre parle à propos de *Affaires de mœurs* du talent de Georges de la Fouchardière. Les lecteurs, dit Lefèvre, goûtent dans les articles de cet écrivain *le charme d'un esprit lucide qui sait exprimer contre les préjugés de tous ordres l'opinion tranquille du bon sens.* Et il ajoute pertinemment :

La plupart d'entre eux s'y voient vengés de leurs propres déceptions. Qu'ils aient à se plaindre de leur ménage, de leur médecin, de leurs chefs militaires, du fisc, des hommes politiques, ils trouvent leurs sentiments cristallisés dans les propos de leur polémiste favori. Par ailleurs, les lecteurs plus difficiles admirent cette prose limpide, surprenante de naturel, toujours harmonieuse, sans remplissage ni bavures. On ne peut pas écrire plus simplement en apparence que La Fouchardière. On ne peut pas mieux écrire.

OOO Le même hebdomadaire reprend un article sur la condition des écrivains en U. R. S. S., paru dans un journal de Prague *Die Welt im Wort*. Voici quelques courts extraits de cette étude :

Ecrire, en Russie soviétique, est une activité qui rapporte. Car on est lu. Le nombre des lecteurs atteint un chiffre qui paraît presque fabuleux. Il n'existe pas d'éditions au-dessous de dix mille exemplaires. Les tirages habituels vont de 50.000 à 100.000. Les bons romanciers tirent facilement de 300.000 à un million d'exemplaires. Le revenu de ces éditions leur appartient.

Ces faits apparaissent tout à fait compréhensibles dès que l'on sait qu'il existe 40.000 bibliothèques publiques qui reçoivent toutes les nouveautés. A cela s'ajoutent les innombrables bibliothèques des usines, des administrations, des sociétés, des écoles. Elles commandent souvent d'avance les ouvrages des auteurs aimés du public, si bien qu'avec une première édition d'un demi-million d'exemplaires, il arrive qu'il soit impossible d'en trouver tout de suite dans le commerce.

En outre l'écrivain vit avec les ouvriers ou les paysans, s'efforce de développer leur vie intellectuelle, ou travaille comme eux.

Avant d'envoyer le manuscrit à l'impression, on le discute parfois publiquement dans les cercles qu'il décrit. L'auteur bénéficie ainsi d'une sorte de critique préliminaire et recueille souvent d'intéressantes suggestions.

Il ne reste plus qu'à éclaircir une seule question, sur laquelle M. Herwarth Walden ne nous donne aucun renseignement précis: L'écrivain russe est-il libre de développer n'importe quel sujet? La *Ligue des écrivains soviétiques* accepte-t-elle n'importe quel ouvrage de valeur, en dehors des œuvres publicitaires?

OOO Dans une interview donnée à *Marianne* sous le titre *Guerre?* M. André Malraux précise que le grand danger de conflit est aujourd'hui une alliance France-Allemagne-Pologne contre la Russie. Et le *Prix Goncourt* de répondre à cette question par :

« — *Une guerre. La Russie semble tout indiquée pour servir de cible. Pendant des années le parti communiste a crié que l'U. R. S. S. était menacée. Ce n'était pas toujours vrai.* Aujourd'hui *c'est vrai, et c'est la* grande question de l'Europe. *C'est là-dessus qu'on doit se prononcer.* »

Et il ajoute, et nous lui en savons bon gré : *Je dis : en aucun cas, je ne ferai la guerre contre la Russie.*

OOO Dans le même numéro M. G. Bernard Shaw nous démontre qu'il ne faut pas aller à l'Université, qui forme des gens à *mentalité artificielle*, alors qu'il faut pour étayer une civilisation des gens d'esprit plus ou moins original. « A mon avis, conclut Shaw, *au début de son article*, on devrait, de par le monde raser toutes les Universités et répandre du sel sur leur emplacement.

OOO Sous peu paraîtra un nouvel hebdomadaire (édité par Albin Michel) sous la direction de MM. Pierre Benoit et Roland Dorgelès. La rédaction en chef du journal vient d'être confiée à M. Fernand Divoire.

Sadi de GORTER.

Tribune libre de Bruxelles
LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. *Prix d'entrée : 4 francs.*

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises.— Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement jusqu'à la fin de la saison 19133934 est de 50 fr. On s'abonne en versant la somme au C. C.P. 1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

CE SOIR

Mercredi 27 décembre, à 20 h. 30 :

Débat contradictoire sur ce sujet :

Que ferez-vous en cas de guerre ?

Que penser des méthodes pacifistes : Objection de conscience? Refus de servir? Insurrection? Guerre civile? Les partis de gauche empêcheront-ils la guerre? L'Eglise empêchera-t-elle la guerre? Les pacifistes empêcheront-ils la guerre? Les armements empêcheront-ils la guerre?

Orateurs inscrits dès à présent :

MM. **Léo CAMPION**, chassé de l'armée pour objection de conscience, secrétaire du W. R. I. ;
Max PATTEET, de la Ligue socialiste Anti-Guerre;
Raoul PIRON, du Barreau de Bruxelles;
Charles PLISNIER, du Barreau de Bruxelles ;
Jean TERFVE, du Barreau de Liége ;
Mil ZANKIN, journaliste.

Sont invités en outre :

F. CORBU, du « Journal des Combattants » ;
le Lieutenant-colonel **STEVELINCK** ;

Mercredi 3 janvier 1934 :

VACANCES DE NOUVEL-AN

Pas de séance.

Mercredi 10 janvier, à 20 h. 30:

Grand débat sur

LE MUR D'ARGENT.

La puissance de la haute banque. — Ses influences sur le gouvernement. Les accusations de M. Crokaert sont-elles fondées? — Fallait-il nommer la commission d'enquête proposée par les socialistes?' — La nationalisation du crédit qui mettrait fin à l'emprise des banques sur l'Etat est-elle réalisable?

Orateurs inscrits ou convoqués:

MM. **Max BUSET**, député;
Frédéric DENIS, journaliste;
Albert FRANÇOIS, sénateur;
Georges GERARD, avocat à la Cour;
Yvan LENAIN, Dir. de la « Nouvelle Equipe »;
Marcel LOUMAYE, sénateur suppléant;
Paul OTLET, Directeur du Palais Mondial;
Georges VANDERVEST, journaliste;
William VAN REMOORTEL, député suppléant.

Mercredi 17 janvier, à 20 h. 30:

Débat sur ce sujet :

LES MOUVEMENTS DE JEUNESSE EN BELGIQUE.

La jeunesse devant les problèmes d'aujourd'hui.

Quels buts se proposent les divers mouvements de jeunesse? Position vis-à-vis du capitalisme, de la guerre, du parlementarisme?

Existe-t-il une différence entre la conception des mouvements groupant la jeunesse et celle des partis auxquels ils se rattachent? Sur la doctrine même ou sur son application?

Les partis politiques soutiennent-ils efficacement leurs mouvements de jeunesse? Peut-on noter des antagonismes entre les jeunes et les anciens et peut-on conclure à un différend entre générations?

Y a-t-il, entre les divers mouvements de jeunesse, des similitudes, des points de contact, des aspirations communes?

Se pourrait-il qu'un jour se crée un front des jeunes contre les anciens?

Orateurs inscrits dès à présent :

MM. **Fernand GODEFROID**, secrétaire général des Jeunes Gardes Socialistes;
Marcel HOUTMAN, avocat, délégué par la Jeune Garde Libérale de Bruxelles et la Fédération des Jeunes Gardes de l'arrondissement;
Marcel VERCRUYSSE, avocat, secrétaire de la Centrale Politique de Jeunesse (catholique).

Sont invités en outre :

Un délégué des Jeunesses Ouvrières Chrétiennes;
Un délégué des Jeunesses Communistes.

Mercredi 24 janvier, à 20 h. 30:

Débat sur ce sujet :

LE VRAI VISAGE DE L.U. R. S. S.

Abonnez-vous

Pour vous assurer une place à tous ces débats, abonnez-vous à la Tribune libre « Le Rouge et et le Noir ».

DES CETTE SEMAINE

Le prix de l'abonnement donnant accès à toutes les séances jusqu'à fin de la saison 1933-1934 (c'est-à-dire jusqu'en juillet 1934) est ramené à 50 francs.

POUR S'ABONNER

Virer la somme au C. C. P. 17.13.61 (Fontaine, Bruxelles) et retirer la carte d'abonnement au contrôle avant la séance ; ou encore souscrire l'abonnement directement au contrôle.